

# **Interventions de Boukharine à la XV<sup>e</sup> Conférence du PC de l'Union soviétiste (26 octobre 1926 – 3 novembre 1926)**

## **1. Rapport sur la situation internationale** (26 octobre 1926)

Publié dans *La Correspondance Internationale*, 3 novembre 1926, n°117, pp. 1308-1321, rubrique : « Dans l'Internationale ».

## **2. Discours de clôture du débat sur la situation internationale** (27 octobre 1926)

Publié dans *La Correspondance Internationale*, 10 novembre 1926, n°119, pp. 1359-1362. Résumé dans *La Correspondance Internationale*, 3 novembre 1926, n°117, pp. 1323-1324.

## **3. Discours contre l'opposition** (non daté, entre le 1<sup>er</sup> et le 3 novembre 1926)

Publié dans *La Correspondance Internationale*, 23 novembre 1926, n°126, pp. 1520-1528.

# La XV<sup>e</sup> Conférence du P. C de l'Union soviétiste

(Première journée 26 octobre)

Le 26 octobre s'est ouvert dans la salle des Congrès du Palais du Kremlin, la XV<sup>e</sup> Conférence du Parti Communiste de l'Union Soviétiste. Sont présents 817 délégués, dont 194 avec voix délibérative et 623 avec voix consultative. Parmi ces derniers, se trouvent 36 délégués des sections de l'I. C. Après que les délégués eurent honoré la mémoire de Dzerjinski, le Bureau, composé de 37 camarades, dont Staline, Rykov, Boukharine, Molotov, Tomski, Kalinine, Vorochilov et Kouibychev, est élu à l'unanimité.

Ensuite, Boukharine, salué par une ovation enthousiaste, rapporte sur la situation internationale.

## LES QUESTIONS DE LA POLITIQUE INTERNATIONALE

*(Sténogramme du rapport de BOUKHARINE à la XV<sup>e</sup> Conférence du P. C. de l'U. R. S. S.)*

### **[1<sup>ère</sup> partie] Les questions de la stabilisation capitaliste**

Je commence par la question de la stabilisation. Nous en avons tous par dessus les oreilles de cette question, mais je crois que, assez longtemps encore, elle reviendra fatalement à l'ordre du jour lorsque nous examinerons les problèmes courants de la politique internationale. Il nous faut aussi développer cette question à cette conférence parce qu'à l'intérieur de notre parti, les points de vue sur cette question se sont partagé de telle façon, il est vrai, que d'un côté se trouve une majorité prépondérante et de l'autre côté une insignifiante minorité. Néanmoins il y a sur cette question des divergences d'opinions dans notre parti. Vous vous rappelez qu'à la session du plénum du C. C., en juillet dernier, une polémique s'est élevée sur cette question entre les représentants de la majorité du C. C, et les camarades de l'opposition. Il nous a fallu montrer que dans les discours des représentants de l'opposition, on ne pouvait pas constater de ligne claire sur cette question. Entre autres, l'opposition prétend que la stabilisation est devenue discontinue et, en fin de compte, qu'elle a disparu complètement. Le cours du développement historique a désagrégé et englouti la stabilisation. Or, les camarades de l'opposition ayant ouvertement et résolument déclaré qu'ils ne veulent pas abandonner leurs points de vue, il y a donc divergence d'opinions et c'est aussi pour cela que je

développe la question.

## **Les caractéristiques générales et internationales de la stabilisation**

Je pose tout d'abord la question d'une façon tout à fait générale : y a-t-il des signes quelconques en faveur de l'amélioration de la situation du capitalisme international ? Je souligne que je pose cette question sous une forme aussi générale que possible.

Je prends d'abord les chiffres qui se rapportent à l'ensemble de la production mondiale en partant de 1922 environ. Si nous prenons les branches de production les plus importantes et les plus caractéristiques pour le capitalisme, la production mondiale, comparée, en pourcentage, à la production de 1913, s'élevait aux chiffres suivants :

*Pour la fonte* : 1922, 73,6 % ; 1923, 89,8 % ; 1924, 87,2 % ; 1925 95,7 % ; pour le premier semestre 1926, le chiffre correspondant s'élève à environ 98 %. Ce dernier chiffre repose sur des données approximatives et ne tient pas compte des modifications qu'entraîne la grève anglaise.

La production de l'acier a atteint pendant la même période en 1922, 90,5 % ; en 1923, 105,5 % ; en 1924, 105,0 % ; en 1925, 115,4 %, et en 1926, 118 %. Ainsi, nous constatons ici une élévation presque rectiligne d'année en année aussi bien dans la production de la fonte que dans celle de l'acier.

La production de *charbon* montre les chiffres suivants :

1922, 86,8% ; 1923, 98% ; en 1924 on constate un certain recul : 96,9%, puis une nouvelle élévation : 1925, 97,6%. C'est à peu près le même tableau que pour la production de la fonte et de l'acier.

Les *surfaces cultivées* montrent un accroissement général, mais je ne veux pas m'occuper spécialement de cette question, car elle est assez connue. Si nous prenons les chiffres de la production (et les chiffres de la production sont, comme on le sait, la base de tous les autres), nous pouvons dire que le niveau de la production mondiale qui était tombé pendant la guerre, s'approche, au commencement de 1926, du niveau d'avant-guerre. Dans certaines branches de l'industrie, le tableau peut être un peu différent, mais, en général, nous pouvons dire que le capitalisme arrive au terme de sa période de reconstruction en même temps que la dynamique des rapports de production montre, dans les dernières années, une élévation de la production des produits fondamentaux qui caractérisent l'ordre capitaliste.

Je prends une autre caractéristique, celle du point de vue de la restauration des rapports internationaux, de la restauration des divers rapports entre les différentes parties de l'économie mondiale et qui avaient été bouleversés par la guerre. Un des phénomènes les plus clairs et les plus essentiels de la crise provoquée par la guerre mondiale et du fort recul du capitalisme pendant la guerre consistait dans la décadence de l'économie mondiale. Or, nous voyons

maintenant que les chiffres de la circulation commerciale mondiale sont en croissance dans ces dernières années. On ne peut le nier, voici les chiffres se rapportant à 32 pays pour ces dernières années :

En 1923-1924 (en chiffres ronds) la circulation du commerce extérieur de ces pays s'est élevée à 29 milliards de dollars ; en 1924-25, à 32,5 milliards de dollars ; en 1925-26, à 32,9 milliards de dollars ; en 1925-26, le rythme de l'accroissement s'est bien ralenti mais il y a toujours croissance. Le chiffre correspondant de l'année 1913 s'élevait à 35,4 milliards de dollars, la circulation totale du commerce extérieur n'a donc pas encore atteint le niveau d'avant-guerre, mais sa dynamique (et elle est caractéristique pour savoir s'il y a une stabilisation ou non) est telle que les chiffres de la circulation, dans les trois dernières années, ce sont approchés de leur norme d'avant-guerre.

J'en arrive à la 3<sup>e</sup> caractéristique, à la monnaie. Lorsque nous considérons les différentes monnaies qui, comme on le sait, ont été très désorganisées par la guerre, nous voyons également ici des phénomènes qui sont en faveur d'une certaine stabilisation capitaliste. Dans les dernières années, le niveau commun des coûts des changes, pris pour 40 pays, est en hausse considérable, et nous constatons une hausse aussi bien de la courbe européenne que de la courbe mondiale. Ces deux courbes montent à peu près parallèlement. Pour l'Europe les facteurs déterminants ont été des phénomènes comme la stabilisation du mark allemand et l'élévation du cours de la monnaie anglaise.

Si nous comparons les rapports de pourcentages à la parité, nous voyons que les chiffres correspondants pour la livre sterling se sont élevés, en 1923-1924, à 89,9 % ; en 1924-1925, à 98 %, et, en 1925-1926, à 99,8 %. Les deux pays les plus importants qui ont stabilisé leur monnaie — l'Allemagne et l'Angleterre — ont fait monter ainsi toute la courbe européenne. Des tendances contraires se sont manifestées surtout dans les monnaies des pays romans qui montrent ou bien une courbe descendante, ou une courbe présentant des oscillations extrêmement fébriles, les modifications en sont saccadées et elles font descendre la courbe générale. Les chiffres anglais et allemands l'emportent néanmoins ; c'est pourquoi la courbe générale de la monnaie se trouve, en définitive, ascendante.

Nous voyons donc : 1<sup>o</sup> une croissance de la production mondiale ; 2<sup>o</sup> une croissance du commerce extérieur et 3<sup>o</sup> les rapports des monnaies. Tout cela montre une courbe moyenne ascendante.

Mais j'ai développé la question d'une façon tout à fait générale. Comme vous le verrez plus tard, on ne saurait se contenter de poser ainsi la question, car la diversité des situations, la diversité des types de développement, la différence entre les courbes, entre les index dans les pays sont si grandes que l'on ne peut pas se contenter du calcul de la moyenne statistique. Un tel calcul ne fait que donner une première indication simplement approximative de la situation

et il caractérise ainsi d'une façon insuffisante le développement.

## **La discontinuité et l'irrégularité de la stabilisation**

A ces faits positifs du point de vue capitaliste, s'opposent une série de faits négatifs qui soulignent l'autre côté de la question. Si la première série de faits dont j'ai parlé montre l'existence de la stabilisation, la deuxième série dont je vais parler montre toute la relativité de cette stabilisation. Cela vient avant tout du caractère tout à fait particulier des oscillations de la conjoncture, de la succession de crises et de périodes de dépression, d'une part, et de périodes d'essor industriel, d'autre part. Le rythme et les cycles de développement d'avant-guerre, qui étaient caractéristiques pour ces époques du capitalisme que l'on traitait de normales, montrent que la périodicité en quelque sorte régulière des crises industrielles et qui, avant la guerre, caractérisait les cycles mêmes, a fait place à un phénomène tout à fait différent. Naturellement, il existe encore une certaine normalité. Mais elle est mille fois plus complexe et elle montre en même temps le caractère anormal du développement capitaliste dans la période présente. Le processus de reconstruction de la production capitaliste procède par bonds extrêmement irréguliers et d'une façon tout à fait malade. Une période succède à l'autre de façon tout à fait différente et à une allure tout à fait autre qu'avant la guerre.

Or, si nous considérons la production mondiale de ce point de vue, nous voyons, en 1919, un recul ; en 1920, un essor ; en 1921, une forte crise ; en 1922-1923, un certain essor en même temps qu'une crise extrêmement forte en Allemagne à la suite du conflit de la Ruhr.

L'année 1924 amène à nouveau un certain recul de la production et, en 1925, une certaine élévation qui se termine par une crise en Allemagne ainsi que par une dépression en Angleterre. La première moitié de 1926 s'écoule sous le signe de la crise allemande et du conflit charbonnier anglais. Le premier signe de la relativité de la stabilisation, symptôme de l'état anormal et pathologique de l'économie capitaliste, est indiqué par les oscillations fébriles de cette courbe qui n'a absolument rien de commun avec la courbe du développement de l'économie capitaliste d'avant-guerre.

Le deuxième fait que je voudrais faire remarquer, c'est la profonde irrégularité de l'ensemble du développement dans les différents pays.

Si cette irrégularité existait déjà dans la période normale du développement capitaliste, c'est maintenant qu'elle prend un caractère particulièrement accentué, c'est maintenant qu'elle prend une ampleur inconnue avant la guerre. Les chiffres de la production du charbon, du fer et de l'acier que j'ai cités se rapportent à la production mondiale. Mais si nous laissons de côté la question générale et si nous considérons les chiffres correspondants d'après les différents pays ou les différents groupes de pays, nous avons un tableau extrêmement intéressant. C'est ainsi que la production mondiale du charbon a déjà presque atteint, au commencement de 1926, le

niveau d'avant-guerre, elle s'élève à 96,7 % de la production de 1913. Mais si nous considérons seulement l'Europe, la production est presque de 10% inférieure à celle d'avant guerre et, en revanche, la production des Etats-Unis a dépassé le niveau d'avant-guerre (102,5 %). Pour l'Angleterre, qui montre la tendance la plus forte à la décadence dans le cadre de l'économie européenne, le chiffre correspondant est de 84,2 %. C'est d'une façon à peu près semblable que se comporte la production du fer, de l'acier, etc...

Que voyons-nous ? Nous voyons que pour une production mondiale moyenne se rapprochant du niveau d'avant-guerre, il existe une grande différence, des rapports très différents entre l'économie européenne et l'économie américaine. Si nous considérons seulement l'Europe# nous voyons qu'au sein de l'Europe il y a des différences de développement entre l'Angleterre et l'Europe centrale.

Cette irrégularité du développement est également un trait tout à fait caractéristique de la situation présente. Il nous faut examiner cela soigneusement. Il nous faut dégager une certaine base objective, une certaine ligne qui nous permette de régler les problèmes tactiques et de déterminer notre politique. Notre analyse ne doit absolument pas se borner à poser de façon générale la question de la stabilisation capitaliste. Le temps est maintenant passé où nous pouvions nous borner à la formule qui consistait à dire qu'il y a une stabilisation, mais que c'est une stabilisation partielle, relative, etc. Nous ne pouvons plus aujourd'hui utiliser cette formule pour déterminer notre tactique, car elle ne représente que le premier pas qui nous permet de poser la question d'une façon différenciée afin d'analyser la situation dans les différents pays.

Si nous posons maintenant la question de la stabilisation de façon plus concrète, plus différenciée nous constatons plusieurs types de situation économique dans les différents pays.

### **Les « types de stabilisation » dans les différents pays**

Lorsque nous considérons les Etats-Unis **d'Europe** [pour **d'Amérique !**], c'est-à-dire le pays où la courbe du développement capitaliste monte, en général, de la façon la plus rapide et où — soit dit en passant — la consommation en énergie électrique a monté, de 1914 à 1920, de 3,3 milliards à 13,3 milliards de chevaux-vapeur par an, ils représentent un type de développement sans aucune analogie dans les pays européens.

L'Angleterre appartient à une autre catégorie de pays, aux pays qui montrent la décadence la plus grande (et se développant de façon assez régulière). Cette décadence s'exprime dans les rapports de classes extrêmement tendus, dans le regroupement vraiment extraordinaire des forces sociales et dans de gigantesques conflits sociaux et des batailles sociales de classe comme on n'avait encore jamais vu dans ce pays.

Mais lorsque nous considérons de ce point de vue les différents points de la carte et que nous prenons, par exemple, de gigantesques pays coloniaux ou semi-coloniaux comme la Chine

et l'Indonésie, nous ne voyons pas seulement un manque de stabilisation, mais une véritable guerre civile déclarée. Nous voyons là un processus révolutionnaire d'une importance historique mondiale que l'on ne saurait sous-estimer.

Et puis, si nous prenons notre Union Soviétique qui est devenue un pays où règne la dictature prolétarienne, elle n'a pas cessé pour cela d'exister ni matériellement, ni économiquement, ni politiquement. Nous y constatons une stabilisation toujours plus ferme du socialisme qui avance et se développe. Sans doute, la stabilisation du socialisme n'est pas caractéristique pour tous les domaines économiques du pays, mais le poids spécifique des éléments socialistes s'accroît de plus en plus dans l'ensemble de l'économie du pays et le rôle dirigeant de ces éléments socialistes se renforce toujours davantage — en dépit de toutes les assertions pessimistes et de toutes les prophéties sceptiques.

A l'intérieur du continent européen, nous voyons également différents types de rapports et différentes situations de « bonne santé capitaliste ». En France et en Allemagne, la courbe de la stabilisation capitaliste est en hausse indiscutable. C'est en France que ce mouvement ascensionnel a commencé le premier, c'est maintenant en Allemagne qu'il se trace son chemin à travers la crise la plus aiguë et au milieu d'autres difficultés. Je crois ce fait indiscutable. J'y reviendrai encore plus tard, car ce problème de la France et de l'Allemagne est le problème central auquel se lient d'autres problèmes de la politique internationale et parmi eux aussi les problèmes des difficultés inouïes qui se dressent sur la route de la stabilisation capitaliste.

Nous avons jusqu'ici cité cinq groupes de pays. Dans le 6<sup>e</sup> groupe de pays on voit réunies les nuances les plus diverses. On peut y compter des pays comme la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie, la Pologne qui se trouvent à peu près au même niveau mais où quelques-uns d'entre eux montrent une tendance nette à un « développement régressif ». Ils montrent la tendance de leur économie nationale à devenir agraire, c'est-à-dire la tendance à une diminution du poids spécifique de l'industrie par rapport à la production agricole. « L'agrarisation », la consommation, la désagrégation, telle est à peu près la caractéristique générale de cet ensemble de pays quoique qu'il y ait ici différents types dans les oscillations des conjonctures. C'est ainsi, par exemple, que la grève des mineurs anglais a amené une hausse passagère de la production du charbon en Pologne alors que l'essor de l'exportation allemande a eu pour résultat l'aggravation de la dépression en Tchécoslovaquie. En somme, nous voyons un tableau particulier de différents types de pays européens qui ne sont pas semblables, que l'on ne peut pas mettre dans un même panier, car certains pays, comme l'Allemagne, la France ou l'Angleterre, montrent certaines particularités qui ont naturellement leur répercussion sur les rapports entre les forces sociales. C'est pourquoi il est clair que pour la détermination de notre tactique, il nous faut compter avec les particularités spécifiques de tel ou tel pays.

Je souligne encore une fois l'idée que nous n'avons en aucun cas le droit de nous borner

à la caractéristique générale de la situation du capitalisme international, mais qu'il nous faut absolument poser la question de façon différenciée au moins d'après les divers groupes de pays, sinon nos conclusions ne reposeraient sur une aucune base vraiment ferme.

## **Les traits caractéristiques de la crise capitaliste présente**

Permettez-moi maintenant, camarades, de m'occuper de quelques questions qui s'imposent malgré nous au cours de l'analyse de la situation actuelle du capitalisme. Il est clair que nous avons affaire ici à une crise spéciale. Et je crois qu'on peut ici facilement tomber dans l'erreur commise par beaucoup de camarades. Ils prétendent qu'il existe maintenant dans un certain nombre de pays, et surtout dans un nombre décisif de pays, une crise ordinaire de surproduction, c'est-à-dire une situation telle que l'appareil de production est plus large que son utilisation, une crise où l'offre des marchandises est plus grande que la force réelle d'achat. On peut en tirer facilement la déduction que le capitalisme s'est élevé au degré de développement d'une crise normale de surproduction capitaliste, que, par suite, le capitalisme a déjà atteint sa norme générale et qu'il se meut d'après ses lois habituelles.

Pour ma part, je ne suis pas d'accord avec une telle façon de présenter la question et je crois judicieux de dire quelques mots, sur ce thème.

Je crois que l'on peut distinguer au moins trois types de crises de production capitaliste :

- a) Des crises capitalistes normales qui étaient caractéristiques pour la période d'avant guerre ;
- b) Des crises de sous-production, des crises de famine, qui ont été caractéristiques pour un grand nombre de pays, et en premier lieu pour des pays européens, pendant la guerre et aussi en partie après la guerre ;
- c) Les crises actuelles de surproduction qui, à mon avis, sont des crises tout à fait spéciales et qu'il faut distinguer des crises précédentes ;

Déjà pendant la guerre et aussi après la guerre on a lancé, comme vous le savez, une théorie étrange dont les savants bourgeois faisaient l'apologie mais qui, chez les communistes allemands, s'appuyait sur la théorie inexacte de Rosa Luxembourg. Cette théorie prétendait qu'il s'est produit pendant la guerre une accumulation énorme de capital et une croissante énorme de l'appareil de production. Du point de vue de cette théorie, la crise actuelle de la production capitaliste s'explique très simplement. Pendant la guerre, le capital et l'appareil de production des pays qui l'ont faite se sont accrus très fortement. Puis, la guerre s'est terminée. Cet appareil de production est resté sans rien faire, d'où surproduction de cet appareil de production. La crise vient de là, ainsi elle est la conséquence de ce qu'on peut appeler la prospérité de la guerre.

Je ne suis pas d'accord avec cette théorie, je crois qu'elle est fausse et qu'elle ne répond



pas du tout à la réalité. Je crois qu'il est tout à fait faux, qu'il est même absurde de se représenter les choses comme s'il y avait eu pendant la guerre une grande accumulation quelconque de capital. C'est absurde, car il résulterait de cette théorie qu'il y a d'autant plus de capital accumulé dans un pays qu'il a fait plus de guerres. L'effet destructeur de la guerre en serait non seulement absolument contredit mais, au contraire, on fournirait ainsi une « preuve » de la grande utilité économique des guerres.

De quoi s'agit-il ? Avant tout, on confond l'accroissement de l'ensemble du capital du pays avec l'accroissement du capital dans diverses branches économiques. Si, à la suite de la guerre, tout le capital d'un pays peut être réduit et même a été réellement réduit, c'est parce que la consommation improductive, la consommation pour la destruction, etc. s'est accrue de façon énorme, en même temps qu'il s'est produit un processus gigantesque de nouvelle répartition du capital par l'expropriation des couches des petits et moyens capitalistes. Sur certaines sections du front économique, et en premier lieu dans l'industrie lourde, il peut aussi y avoir développement de l'appareil de production ainsi qu'accroissement de l'accumulation du capital.

Ce n'est que si l'on voit seulement ce côté et si l'on n'examine l'appareil de production que sur cette section du front économique, c'est-à-dire si l'on confond la totalité de l'appareil de production d'un pays, y compris aussi la petite et moyenne production, avec l'appareil de production de certaines branches économiques - exception faite de l'industrie lourde — que l'on peut arriver à cette théorie étrange que je viens de décrire.

A mon avis, la chose se passe, en réalité, de la manière suivante : Le capital de base, surtout dans les pays qui ont été le plus sous l'influence négative de la guerre, a subi une réduction et même une très forte réduction, bien qu'il ait pu s'accroître un peu dans certains domaines de l'appareil de production. En même temps, la consommation intérieure a régressé de façon effroyable parce que la force d'achat des masses a baissé par suite de leur paupérisation. Il n'y a rien d'extraordinaire, par conséquent, qu'il se soit produit, même au cours de la réduction de tout l'appareil de production du pays et par suite de la chute encore plus forte de la force d'achat des masses, une disproportion entre l'appareil de production réduit et la force d'achat. Dans un très grand nombre de pays, la situation est telle, à mon avis, que, bien que l'appareil de production ce soit réduit, la force d'achat des masses paupérisées a diminué encore plus rapidement, amenant ainsi une surproduction de l'appareil de production.

Je vais formuler cela d'une façon encore plus accentuée, bien que cette chose paraisse un peu paradoxale, parce qu'elle est de sérieuse importance pour des questions très actuelles.

En réalité, il peut se produire des différences, une disproportion entre la production et la consommation, entre l'appareil de production et la force d'achat effective des masses dans les circonstances les plus diverses : l'appareil de production peut croître très rapidement alors que

la force d'achat des masses ne s'accroît pas suivant le même rythme, — il en résulte alors une surproduction de l'appareil de production. L'appareil de production peut s'accroître, mais la force d'achat des masses reste au même niveau — et il en résulte une surproduction de l'appareil de production. Enfin, l'appareil de production ainsi que la force d'achat des masses peuvent diminuer — et il peut en résulter cependant une surproduction de l'appareil de production parce que le rythme de la réduction de ce dernier est plus lent que celui de la chute de la force d'achat.

Il est tout à fait clair que ces différents processus ont une importance économique tout à fait différente. La situation réelle en Europe, à mon avis, consiste dans le fait que l'appareil de production ne s'est pas accru aussi démesurément qu'on l'a raconté, mais qu'en revanche la force d'achat des masses est tombée de façon effroyable. De là, résulte la disproportion entre la production et la consommation, la divergence entre l'appareil de production et la demande réelle, c'est-à-dire la force d'achat des masses. La caractéristique spécifique des crises de production actuelles qui se distinguent des crises d'avant-guerre, c'est que dans celles-ci la production se développait rapidement, mais la consommation, tout en faisant également des progrès, restait en arrière du développement de la production.

Or, maintenant, cette surproduction de l'appareil de production a lieu en sens inverse et elle repose surtout sur la paupérisation des larges masses. On peut prouver par un grand nombre de données statistiques l'existence d'une surproduction de l'appareil de production, et même, cela dit sans exagération, de sa surproduction assez considérable.

La revue américaine bien connue *Iron Age* est d'avis que dans la production mondiale les usines ont été concentrées dans une proportion de 59,8 % pour la fonte et de 65,4 % pour l'acier. D'après les données du *Reichsarbeitsblatt*, il y avait en Allemagne, au milieu de 1926, 12 % des usines qui étaient bien occupées, 25 % qui l'étaient de façon satisfaisante et 62 % qui l'étaient faiblement.

Les données sur l'industrie des Etats-Unis montrent que leurs usines n'étaient occupées que pour 78 % de leur capacité de rendement. Tout ceci prouve que la capacité de production de l'appareil de production actuel du capitalisme est considérablement plus grande que la demande effective, c'est-à-dire qu'il existe une surproduction de l'appareil de production.

Il en résulte que le problème du marché est devenu maintenant le problème central du monde capitaliste. Si chez nous, dans l'Union Soviétique, la demande du marché dépasse l'offre et les possibilités de production de la période actuelle, ce qui caractérise le monde capitaliste c'est l'étroitesse extraordinaire du marché en Europe surtout, par suite de la paupérisation de ses masses qui affecte d'ailleurs aussi l'Amérique. Si la situation est telle que le problème du marché représente maintenant un des problèmes centraux de toute la politique économique de la bourgeoisie, il est tout à fait naturel de voir apparaître cette forte tendance à la diminution du

prix de revient, à la rationalisation, à l'élargissement des marchés par la diminution du prix de revient de la production et par la réduction de la production dans certaines branches économiques.

## **Le processus de la rationalisation capitaliste**

Ce processus a des formes diverses et il revêt des traits de caractères différents et très intéressants qu'il nous faut également discriminer clairement afin de pouvoir orienter exactement nos partis ouvriers. Les formes principales de ce processus sont : 1° une pression directe sur la classe ouvrière ; 2° une organisation du travail telle qu'elle assure en même temps une productivité plus grande et une plus grande intensité du travail, et finalement, diverses améliorations techniques. Il faut y joindre aussi le fait que nous vivons à une époque de trustification extrêmement intensive de la production, de fermeture des entreprises non rentables, de l'union de différentes entreprises non seulement sous la forme commerciale, c'est-à-dire de façon que les marchés soient répartis entre elles (cartels ou syndicats), mais aussi d'une fusion directe, aussi bien verticale qu'horizontale, de différentes branches de production.

Je dois vous dire, camarades, qu'il m'est extrêmement difficile de vous tracer un tableau complet permettant de décrire dans sa totalité ce processus, parce que je serais obligé d'imposer à ceux qui assistent à cette conférence une grande quantité de données de différentes natures. Permettez-moi cependant de citer ici quelques exemples. Je vais les prendre principalement dans le domaine de l'industrie et dans vie économique allemandes, car c'est là que ce processus de rationalisation, en liaison avec le paupérisme des masses dans ce pays, se produit de la façon la plus accentuée, on pourrait dire de façon classique.

Dans la littérature de l'Union Soviétique — et dans la littérature communiste aussi — on croit très souvent que cette rationalisation se borne exclusivement à l'organisation du travail et que les modifications techniques n'y jouent aucun rôle. Je crois que cette opinion est fautive, quand bien même elle partirait des meilleures intentions. S'il en était ainsi, cela aggraverait beaucoup la situation du monde capitaliste par rapport à nous. Mais, malheureusement, il n'en est pas encore ainsi dans la réalité. Les différentes étapes de ce processus de rationalisation se succèdent de façon tout à fait naturelle. Qu'est-ce que la bourgeoisie dut faire tout d'abord ? Il lui fallut d'abord opprimer la classe ouvrière. Cette oppression de la classe ouvrière, en particulier de la classe ouvrière allemande, a été le point de départ social de classe de la rationalisation. Puis la rationalisation, comme cela arrive souvent, a pris le chemin de la moindre résistance. Qu'est-ce qu'il a dû ensuite être fait du point de vue de la bourgeoisie, du point de vue de la politique bourgeoise ? Il a fallu exercer, sous une forme grossière et directe, une pression économique sur la classe ouvrière. C'est ce que la bourgeoisie a fait. Elle a manœuvré sur la ligne d'organisation du travail et a obtenu un appoint énorme de plus-value.

Souvent c'est la phase du renouvellement de l'équipement technique qui vient en dernier lieu, car elle représente la forme la plus compliquée de la rationalisation qui exige un nombre considérable d'autres conditions préalables. Bien entendu, il ne faut pas interpréter de façon absolue cette succession de processus. On ne doit pas s'imaginer que telle phase est séparée d'une autre par une muraille de Chine, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Telle phase s'enchevêtre avec une autre, mais le centre de gravité passe de l'une à l'autre. Si nous examinons la situation allemande et avant tout celle de quelques branches décisives de la production nous voyons qu'il se produit un développement dans diverses directions et que la bourgeoisie allemande a remporté — également là pour notre malheur — quelques succès.

Je crois qu'il serait tout à fait faux de nier ces succès et de dire que la bourgeoisie n'a rien pu mettre debout. Elle a réussi, malheureusement, à faire quelque chose.

Si nous prenons comme exemple l'industrie du charbon, nous voyons un progrès considérable dans la concentration. Les puits non associés ne représentent pour toute l'Allemagne que 2 à 3 % de toute la production en charbon. En ce qui concerne les « Kombinate », c'est-à-dire les unions de diverses branches de production, nous voyons que le cartel du fer représente les 2/3 de l'extraction totale en charbon et que l'union des industries électrique et chimique représente les 2/3 de la totalité de la production en lignite.

Considérée du point de vue de la transformation technique, la production du charbon a réalisé un grand nombre de choses : rationalisation de la force vapeur, utilisation des sous-produits pour la fabrication d'énergie électrique et pour d'autres buts, mécanisation croissante des entreprises auxiliaires, mécanisation du transport, progrès dans la mécanisation de l'extraction du charbon elle-même, etc.. Presque la moitié de toute l'extraction du charbon dans la Ruhr est produite actuellement par des moyens mécaniques. La productivité du travail des ouvriers montre également dans la Ruhr un accroissement assez considérable. Voici des chiffres à ce sujet : si nous représentons par 100 la productivité du travail d'un ouvrier en 1913, nous voyons qu'elle tombe, en 1922, jusqu'à 63, mais qu'en juin 1926, le chiffre correspondant s'élève déjà à 116, c'est-à-dire qu'elle est de 16 % plus grande qu'avant la guerre.

Continuons avec les chiffres qui caractérisent la production allemande de l'acier en prenant pour base la production journalière d'un ouvrier. Si nous représentons cette production, en août 1925, par 100, elle s'élève, en novembre 1925, à 119,5 ; en février 1926, à 119,9 ; en mai 1926, à 134,6 et en août 1926, à 143,8. Il y a depuis août 1925, une augmentation de 43,8 %.

J'ai également des données caractéristiques pour le développement d'une autre branche de production allemande : l'industrie de la potasse. Nous y constatons une rationalisation extrêmement forte basée également sur un grand nombre de mesures techniques et d'organisation, ainsi que des améliorations.

Enfin, j'attire votre attention sur les données de l'industrie chimique. Il faut que je vous dise que l'industrie chimique joue un très grand rôle dans l'économie allemande, d'une part parce que certaines régions industrielles ont été enlevées à l'Allemagne, et, d'autre part, parce qu'un grand nombre d'inventions dans le domaine de la chimie commencent à faire passer le centre de gravité de l'économie Allemande à l'industrie chimique. Je ne crois pas que Hilferding ait raison lorsque, dans un de ses derniers articles dans la revue *Gesellschaft*, il exprime l'opinion que l'industrie lourde a fini de jouer son rôle et que l'on peut entrevoir maintenant une époque où l'industrie chimique remplacera l'industrie lourde dans les postes de commandements, il n'y a pas de raison pour une telle affirmation et pour une appréciation aussi catégorique. Dans tous les cas, l'industrie chimique joue, dans la phase actuelle de développement de l'Allemagne, un rôle énorme et nous constatons dans ce domaine un certain nombre de grandes acquisitions.

La production d'une entreprise chimique, par exemple, s'est accrue de 200 % en même temps que le nombre d'ouvriers s'est réduit des 2/3 et que la semaine de travail est passée de 50 à 42 heures. Ces succès ont été obtenus par l'introduction de la chaîne, par l'organisation des transports, par la réduction du temps où les produits demi-ouvrés restent en entrepôt dans les différents stades de fabrication, par diverses manières de normalisation, par l'introduction du système aux pièces et aux primes, etc. ... D'une façon générale, il faut signaler dans l'industrie chimique un certain nombre de découvertes techniques qui ont entraîné une transformation essentielle du processus de production comme, par exemple, la liquéfaction du charbon, la fabrication de la benzine par hydratation, la fabrication de la soie artificielle par de nouvelles méthodes, etc....

### **La formation des trusts et des cartels**

Je passe maintenant à l'autre côté de la question, à la question des unions capitalistes de différentes sortes, à la question de la croissance des trusts, syndicats, cartels, etc... Sous ce rapport, il nous faut constater incontestablement un progrès gigantesque des formes capitalistes d'organisation, progrès qui laisse considérablement dans l'ombre les grandes unions de la période immédiatement consécutive à la guerre {Stinnes, etc.) D'une part, ces dernières représentaient un type inférieur d'union ; c'étaient des unions plus ou moins commerciales. D'autre part, en ce qui concerne leur étendue et leur poids spécifique dans l'économie générale, elles ne peuvent être comparées avec les unions actuelles, comme, par exemple les « Aciéries Réunies » que la revue *Wirtschaftsdienst* cite comme représentant un édifice monumental et l'incarnation symbolique de la rationalisation allemande.

On peut se faire une idée du capital formidable de cette incarnation symbolique de la rationalisation allemande quand on pense que les actions de fondation de ce trust d'acier

représentent 800 millions de marks. Nous avons affaire ici à un des plus grands « Konzerns » d'Europe réunissant plusieurs branches de production. Un autre exemple non moins intéressant de fusions capitalistes actuelles nous est fourni par le cartel chimique, connu sous le nom de l'industrie des colorants J. G. et qui est un des plus grands du monde. Son capital-actions s'élève à 1 milliard 100 millions de marks (900 millions de marks d'actions de fondation et 200 millions de marks d'actions privilégiées)

Je ne m'occuperai pas plus longtemps des différentes phases de ce processus de formation des trusts. Mais, je me contenterai de constater encore une fois que dans un grand nombre d'unités de production se manifeste une tendance à la fusion, à la collaboration la plus étroite. Evidemment, ce n'est qu'un élément du processus général de rationalisation.

Pour un grand nombre de raisons, et parce que les pays d'Europe souffrent le plus de la faible capacité d'absorption de leurs marchés, ainsi que de la concurrence américaine, etc... et de leurs propre désorganisation, il s'y manifeste de fortes tendances à la fondation d'unions internationales. C'est ce qui explique la fondation récente de ce que l'on appelle le cartel d'acier européen qui groupe l'Allemagne, la France, la Belgique, le Luxembourg et la région de la Sarre. C'est une des plus grandes Unions de type international, qui, selon toute vraisemblance, est destinée à jouer un rôle assez considérable. Dans ces derniers temps d'autres cartels internationaux ce sont formés (le cartel du rail, le Syndicat du Cuivre, etc.). Je signale encore que l'on prépare la création d'un trust électrique de l'Europe centrale.

Il nous faut apprécier exactement tous ces phénomènes — trustification renforcée de la production à l'intérieur des différents pays, et surtout en Allemagne et, de l'autre côté, fondation de cartels internationaux, d'accords industriels internationaux. Nous ne pouvons pas les laisser de côté. Il faut nous en occuper également parce que, en liaison avec ce phénomène, nous constatons une orientation particulière de notre adversaire principal au sein de la classe ouvrière, le parti social-démocrate. Evidemment, le parti social-démocrate reflète ici l'état d'esprit de divers idéologues bourgeois. C'est ainsi qu'un certain K. Singer, économiste bourgeois, écrit, dans le *Wirtschaftsdienst*, que nous allons entrer dans un domaine inexploré de nouveaux rapports capitalistes.

## **Le mouvement paneuropéen et le manifeste des banquiers**

S'il existe parmi les milieux d'affaires bourgeois des différentes branches de production une tendance à la rationalisation, particulièrement sous la forme de la constitution de cartels internationaux, cette tendance est devenue, dans certains milieux d'intellectuels, une idéologie complète, pour laquelle il n'existe pas encore une base économique correspondante. Je fais allusion au mouvement dit « paneuropéen » qui possède une idéologie toute spéciale et part de ce point de vue qu'il faut organiser l'Europe, sous peine de la voir submergée par la vague

américaine. D'autre part, il est nécessaire d'organiser l'Europe pour avoir un appui contre la Russie bolchévique.

Je n'ai pas l'intention de m'occuper longuement de ce mouvement, étant donné que le bruit qu'il fait ne correspond pas le moins du monde à son contenu politique réel.

Mais ce mouvement sert à la social-démocratie comme d'un moyen de tromper la classe ouvrière. C'est pourquoi nous devons en dire quelques mots ici. Je constate tout d'abord quelques traits caractéristiques de ce mouvement, tels qu'ils se sont manifestés ces derniers temps à l'occasion des différentes discussions économiques. Je fais allusion, par exemple, au grand économiste anglais Hobson, qui écrit dans la revue d'Hilferding *Gesellschaft*, sur le problème du mouvement paneuropéen. Il pose la question de la manière suivante : « Tout cela est très beau, mais si l'on marche sans l'Angleterre, celle-ci s'efforcera de s'allier à l'Amérique et il en résultera des conséquences très désagréables pour le monde entier. Mais si l'on veut marcher avec l'Angleterre, comment des pays tels que le Canada, l'Australie et autres Dominions anglaises pourront-ils entrer dans l'alliance européenne ? » Et en fin de compte, Hobson pose un point d'interrogation, qui n'est autre chose que la preuve de l'impossibilité d'exécuter ce projet d'alliance européenne sous une forme bourgeoise, étant donné qu'une alliance avec l'Angleterre est impossible dans la situation actuelle. D'autre part, les partisans de l'alliance paneuropéenne regardent de travers l'Union Soviétiste, avec laquelle ils n'ont pas l'intention de s'allier. Il est caractéristique que l'économiste Naphtali polémique dans la même revue social-démocrate contre le menchévik Voitinski et déclare ouvertement qu'on ne peut pas s'allier avec la Russie bolchévique, car il faudrait pratiquer une autre politique. Il faut conclure de tout ce qui précède que l'union d'un certain nombre de branches de production est réalisable. Ce ne sera certainement pas une union durable (je parlerai là dessus plus tard), étant donné que nous sommes à la veille d'une lutte violente pour la participation de chaque branche de la production à l'intérieur du syndicat, mais en tout cas cette union a cependant une base rationnelle. Ce n'est pas le cas, par contre, du mouvement paneuropéen. La « Paneurope », sur une base bourgeoise est une utopie irréalisable. C'est ce que comprennent même des partisans de ce mouvement, tels que Hobson

Il faut distinguer, à mon avis, le mouvement paneuropéen des tentatives qui manifestent extérieurement de fortes tendances à l'Union, comme, par exemple, le manifeste des banquiers. Il ne faut pas confondre cette tendance avec l'utopie paneuropéenne. Il s'agit ici de quelque chose d'autre. Ce n'est pas une rechute dans le « Wilsonisme » économique. Si, pendant la guerre et immédiatement après la guerre, le Wilsonisme défendait le principe du droit de libre détermination des peuples, parce que ce mot d'ordre ouvrait la porte à l'influence des Etats-Unis sur la vie politique européenne, le mot d'ordre actuel de l'Amérique doit être la porte ouverte partout et dans toutes les directions. Seuls, les Etats-Unis auraient à gagner à la

suppression des barrières douanières, car cette suppression permettrait aux Etats-Unis de battre tous les autres pays. Le manifeste des banquiers est un contre-projet opposé aux différentes tentatives d'union des différentes branches de la production, tentatives que l'on peut constater au sein de la bourgeoisie européenne. Ce contre-projet arbore le masque des idées universalistes, et se propose, en réalité, de créer un instrument en vue de conquérir le marché européen et d'ouvrir toutes les portes pour faciliter la pénétration du capital européen. Telle est la signification du manifeste des banquiers.

Il est nécessaire de mentionner encore un mouvement tendant à l'encerclement de l'Union Soviétiste. Ce mouvement fait également partie intégrante de la politique de rationalisation capitaliste. Les nombreux traités d'alliance, l'« esprit de Locarno », l'orientation occidentale de l'Allemagne, les traités conclus entre la Roumanie et l'Allemagne, entre la Pologne, la Yougoslavie et la Tchécoslovaquie, et tous les autres accords diplomatiques analogues, l'activité hostile au gouvernement soviétiste de l'Angleterre, les provocations de Tchang Tso Lin, derrière lesquelles se trouve le Japon, tout cela fait partie intégrante du système des tendances de stabilisation du monde capitaliste.

## **La rationalisation dans l'Union Soviétiste et les pays capitalistes**

### **Les difficultés de la rationalisation des Etats capitalistes**

En rapport avec ce qui précède, il faut encore examiner deux questions. Avant tout, la question de la rationalisation dans l'Union Soviétiste et dans les pays capitalistes et la difficulté de la rationalisation dans les pays capitalistes. Il est tout à fait évident et tous les communistes doivent s'en rendre nettement compte que la rationalisation se poursuit chez nous dans l'intérêt de l'ensemble de la classe ouvrière, dans l'intérêt de l'édification du socialisme, et non dans l'intérêt de la bourgeoisie, dans l'intérêt du renforcement du capitalisme

Ce serait une de ces vérités sur lesquelles il n'y aurait pas à discuter, s'il n'y avait pas des camarades qui considèrent que l'Etat Soviétiste est encore loin d'être un Etat prolétarien. Mais pour l'immense majorité, pour ceux qui considèrent notre Etat comme un Etat prolétarien et nos entreprises du type socialiste conséquent, il ne peut pas y avoir deux opinions à ce sujet.

Je voudrais éclaircir encore un autre côté de la question, à savoir la différence considérable qui existe dans le mécanisme du développement de la rationalisation chez nous et chez les capitalistes, non seulement du point de vue du contenu social de classe, mais aussi du point de vue du développement des forces productives elles-mêmes. Chez nous le but principal de la rationalisation est de satisfaire les besoins des masses, à propos de quoi il faut remarquer que la capacité d'absorption du marché est plus grande chez nous que notre capacité de



production. Chez les capitalistes, le but principal de la rationalisation est d'accroître le profit et d'adapter la production aux capacités limitées du marché. Chez nous les dimensions du marché sont plus considérables que les dimensions de la production ; chez les capitalistes, c'est le contraire. C'est pourquoi, chez nous, l'adaptation de la production au marché nécessite l'extension de la production, tandis que, chez les capitalistes, cette adaptation, au stade de développement actuel, doit inévitablement amener la réduction de la production.

Il en découle une situation tout à fait différente en ce qui concerne la classe ouvrière et le nombre des ouvriers occupés. Malgré la rationalisation, nous serons obligés d'engager, au cours de la période prochaine, de grandes quantités de nouveaux ouvriers tandis que chez les capitalistes, la rationalisation a pour résultat le développement du chômage dans les principaux pays d'Europe, un chômage chronique avec des proportions absolument inouïes. Considérons les pays tels que l'Angleterre ou l'Allemagne. Chez nous, le chômage est surtout un chômage agricole, nos chômeurs sont surtout des paysans qui arrivent de la campagne dans les villes. Chez les capitalistes, l'armée des chômeurs est composée d'ouvriers d'usines, qui ont perdu leur emploi.

Tout cela constitue une différence considérable, déterminée, en fin de compte, par la différence de la structure sociale. Mais même du point de vue du développement des forces productives, il existe une différence considérable qui s'exprime inévitablement dans l'allure du développement chez nous et dans les pays d'Europe occidentale (je passerai rapidement sur ce thème, qui ne fait pas partie de mon rapport), c'est-à-dire que l'allure du développement doit être beaucoup plus rapide chez nous.

La question suivante est la question des difficultés considérables liées à la rationalisation capitaliste. Je ne doute pas le moins du monde des résultats de la rationalisation dans les principaux pays d'Europe, en Allemagne et en France, la rationalisation en Allemagne étant pour moi un exemple classique.

Mais je dois dire que les idéologues et les partisans de la bourgeoisie allemande, et, en première ligne, les social-démocrates, voient la situation, sans aucune raison, sous un jour beaucoup trop rose, il suffit, pour s'en rendre compte, d'examiner la question des réparations allemandes et des emprunts américains. Jusqu'ici, l'Allemagne a vécu, jusqu'à un certain degré, précisément d'emprunts américains. Si nous comparons les paiements de réparations de l'Allemagne avec les emprunts que l'Allemagne reçoit de ses créanciers américains, nous constatons que les emprunts américains dépassent le montant des paiements des réparations. Etant donné que, dans la période prochaine, le montant des paiements des réparations croîtra d'une façon continue (ils ont été établis de telle sorte que l'Allemagne devra payer, au cours de l'exercice 1924-25, un milliard ; en 1925-26, 1 220 millions ; en 1926-27, 1 500 millions ; en 1927-28, 1 750 millions et, en 1928-29, 2 500 millions), l'Amérique pourra difficilement

continuer à élever dans la même proportion le montant des emprunts à l'Allemagne, et c'est pourquoi la disproportion entre les emprunts américains et le montant des paiements de réparations ne fera que croître. Le plan Dawes entrera alors dans une nouvelle phase de développement et deviendra de plus en plus intolérable pour l'économie allemande. Il est caractéristique qu'un économiste jouissant d'une telle autorité, que l'économiste anglais Keynes déclare que tout le montant des réparations a été jusqu'ici couvert par les emprunts étrangers et, en premier lieu, par les emprunts américains. D'autre part, étant donné que ces emprunts américains sont exposés à un certain danger du fait que l'Allemagne ne possède pas de marché et qu'elle doit payer les réparations, on constate chez les créanciers américains une certaine inquiétude au sujet du sort de leurs placements de capitaux et des perspectives des futurs crédits à l'industrie allemande. C'est ainsi que le *New York Journal of Commerce*, du 24 mai 1926, écrit à ce sujet : « Il est grandement temps de mettre fin à cette farce, car ce qui se passe en réalité, n'est rien d'autre qu'une farce. » Ce n'est pas là, naturellement, l'état d'esprit des créanciers américains, mais c'est malgré tout un certain symptôme, un pressentiment des difficultés dans lesquelles doit inévitablement tomber l'économie allemande, malgré les succès obtenus ces derniers temps.

## **[2<sup>ème</sup> partie] Les principales questions de l'économie internationale**

J'en arrive maintenant à une autre partie de mon rapport. Je pense qu'on peut dégager de l'analyse qui précède cinq problèmes principaux, cinq tâches principales à résoudre en premier lieu.

La première question est celle de la voie dans laquelle s'engagera la Révolution chinoise. Cette question joue un rôle considérable en rapport avec la stabilisation capitaliste. En parlant plus haut des différents pays, j'ai mentionné, entre autres types, la Chine. La conséquence des événements chinois est vraiment considérable. C'est pourquoi la question du développement de la Révolution chinoise doit jouer un rôle considérable.

La deuxième question est la question de savoir si le capitalisme est entré dans une phase qui supprime le développement impérialiste. On sait que les social-démocrates en approuvant la stabilisation, s'appuient sur le développement des cartels internationaux, sur des faits tels que l'existence de la Société des Nations, etc. C'est pourquoi nous devons répondre également à la question de savoir si nous sommes véritablement entrés dans cette phase de développement des relations capitalistes, dont Kautsky a depuis longtemps prophétisé la venue et qu'il a appelée la phase du sur-impérialisme. C'est là un problème de la solution duquel dépend la solution de toute une série de questions de la tactique politique.

La troisième question que nous devons résoudre est l'appréciation de l'impérialisme

allemand. On discute dans notre parti frère d'Allemagne la question de savoir s'il existe ou non un impérialisme allemand. Cette question est d'une importance extraordinaire, car c'est d'elle que dépend la solution de la question de l'attitude que doit adopter le parti communiste allemand. Doit-il considérer l'Allemagne comme un Etat nationalement opprimé, que le parti communiste doit défendre, ou l'Etat allemand actuel est-il un Etat impérialiste, et si oui, dans quelles proportions ?

La quatrième question, qui est également d'une importance considérable, est la question de savoir quelle doit être notre attitude, à nous autres communistes, à l'égard de la rationalisation économique. Cette question n'est naturellement pas aussi simple qu'elle le paraît au premier abord, car la notion de rationalisation contient des éléments tels que l'amélioration de la technique, l'introduction de nouvelles machines, en un mot toute une série de faits qui se meuvent dans la ligne du progrès technique et économique.

Enfin, la cinquième question est la question des rapports des communistes vis-à-vis du pouvoir soviétique. Je considère qu'il est nécessaire de poser cette question, étant donné qu'à la suite d'attaques de certains groupements d'opposition, on a défendu certaines opinions sur le rôle, la signification et le caractère de classe de l'Union et recommandé vis-à-vis de l'Union Soviétique une attitude différente de celle qui, dans la période de développement précédent, était caractéristique pour tous les communistes sans exception.

## **Les conditions et les tâches de la Révolution chinoise**

Je commencerai tout d'abord par dire quelques mots sur la Chine et la Révolution chinoise et je vous prierai de m'excuser si je suis contraint, pour la dernière fois dans ce rapport, de citer quelques chiffres. Mais je crois que ce petit crime est nécessaire. Je dois dire, avant tout, que le fait de la révolution chinoise et la marche victorieuse actuelle des troupes révolutionnaires unies constituent déjà par eux-mêmes un facteur d'une importance mondiale considérable. Nous nous rappelons très bien comment, dans ses derniers articles, Lénine nous a prédit la participation des larges masses des peuples d'Orient et, en premier lieu, de la Chine, au mouvement révolutionnaire mondial. On a discuté très longtemps, dans notre parti et dans l'Internationale Communiste, la question de notre attitude vis-à-vis de ce mouvement. Je me contenterai de rappeler, en posant cette question d'une façon tout à fait générale, que, déjà, au II<sup>e</sup> Congrès de l'Internationale Communiste, Lénine indiquait que ces pays pouvaient, dans leur développement général, adopter une voie toute particulière. Je me contenterai de rappeler que Lénine a discuté la question des révolutions coloniales en général et celle des révolutions dans les pays semi-coloniaux, et a rédigé sur ce sujet une thèse extraordinairement importante, que nous devons étudier également du point de vue de notre politique pratique. Il déclarait que, dans certaines conditions historiques, toute une série de pays peuvent traverser à une

allure précipitée les différentes phases de leur développement. Il est clair que c'est là une perspective tout à fait générale et tout à fait lointaine. Mais je crois que nous ne devons pas la perdre de vue. Ce n'est que sous cette forme, sous la forme d'une perspective lointaine que je pose maintenant cette question.

Je dois dire que nous avons relativement peu de renseignements sur l'Orient, sur le mouvement colonial et, entre autres, sur un mouvement aussi formidable que la révolution nationale actuelle en Chine. Cette révolution est un coup formidable porté à la stabilisation du monde capitaliste. Elle a une importance historique mondiale, particulièrement du fait de sa proximité géographique avec notre pays dans lequel existe la dictature du prolétariat.

Si nous connaissons parfaitement les bases de l'économie et de la politique des différents pays de l'Europe occidentale, et même les principales personnalités et les dirigeants des partis bourgeois, de la social-démocratie et les leaders des partis communistes, nous devons reconnaître que nous connaissons très mal les bases profondes de la structure économique et politique des pays de l'Orient. Et c'est pour cette raison qu'il nous est extraordinairement difficile de trouver une ligne politique tant soit peu juste. Je voudrais tout d'abord dire quelques mots sur la structure économique de la Chine. Nous possédons très peu de données complètes, mais celles que nous possédons montrent dans les derniers temps le développement des rapports capitaliste dans ce pays, même si du point de vue de l'appréciation de la situation générale du pays ce développement capitaliste n'a pas fait des progrès très considérables. Je n'ai sur ce sujet qu'un petit nombre de données qui m'ont été fournies par des camarades s'occupant tout spécialement de la question chinoise.

Si nous considérons, par exemple la grande industrie, nous voyons qu'elle progresse lentement au cours des années 1918 à 1923. C'est ainsi que dans l'industrie textile le nombre des broches a passé de 478 000, en 1918, à 1 740 000, en 1921 et à 1 802 000 en 1923. Il faut remarquer à ce sujet que les propriétaires de la grande industrie appartiennent aux nationalités suivantes : en 1924, le nombre des usines textiles chinoises représentait 61 %, celui des usines japonaises, 34 % et celui des usines britanniques 5 % du nombre total des usines textiles.

De même, l'extraction de la houille s'accroît, quoique lentement. C'est ainsi qu'elle s'élevait, en 1918, à 18 millions de tonnes et, en 1923, à 22,6 millions. D'après leur nationalité, les propriétaires des mines se repartissent de la manière suivante (je m'appuierai ici non seulement sur le nombre des mines, mais sur l'importance du capital investi dans l'industrie houillère) 50 millions de dollars appartiennent aux propriétaires chinois, 22 millions de dollars aux propriétaires anglais, 27 millions de dollars aux japonais et 250 000 dollars aux allemands. Le capital investi dans l'industrie houillère appartient donc pour moitié aux propriétaires chinois et pour moitié aux propriétaires étrangers.

En ce qui concerne l'importance sociale et la force numérique de la classe ouvrière,

particulièrement du prolétariat industriel, il faut dire que les statistiques, à ce sujet différent considérablement et qu'il est extraordinairement difficile de fournir des chiffres exacts. Mais on peut admettre d'une façon générale qu'il existe, en Chine, environ 5 millions d'ouvriers industriels, sans compter les ouvriers agricoles.

Beaucoup plus intéressante est la question de la structure agraire de la Chine. Vous comprenez bien que dans un pays comme la Chine et dans une révolution telle que la révolution chinoise, la paysannerie doit nécessairement jouer un rôle considérable et que la question paysanne doit être étroitement liée à la question agraire. Il est extraordinairement difficile de se rendre compte de la façon dont ces questions sont liées ensemble. Je me contenterai d'attirer votre attention sur un tableau général pour n'avoir pas à vous citer les chiffres des différentes provinces, car j'ai peur que vous m'envoyiez en Chine pour mieux les étudier. (*Hilarité.*)

49,5 % de toutes les exploitations paysannes sont composés de petites parcelles de 20 à 25 *Mus* (un *Mu* représente, si je ne me trompe, un seizième de déciatine). Ces exploitations parcellaires représentent 15 à 16 % de la surface cultivée : la moitié de la population paysanne possède donc 16 % de la surface cultivée, 23 % des familles possèdent des exploitations de 20 à 40 *mus*, soit 22 % de la surface cultivée, 15 % des familles possèdent des exploitations de 40 à 75 *mus*, soit 25 % de la surface totale, 11 % des familles possèdent des exploitations de plus de 75 *mus*, soit 35,9 % de la surface totale. Ces chiffres montrent le degré de différenciation sociale au sein de la paysannerie chinoise. Pour compléter ce tableau, je dois déclarer que, quoique la Chine soit, d'une façon générale, un pays de petite exploitation paysanne, une partie du sol est aux mains de grands propriétaires fonciers.

Cette partie peut être considérée comme grande exploitation dans la véritable acception du terme. De grandes exploitations agricoles sont aux mains des restes de l'ancienne bureaucratie féodale et des généraux actuels. Il y a environ 200 propriétaires fonciers, disposant d'une surface totale de plus de 10 000 *mus*, et environ 30 000 propriétaires fonciers possédant chacun plus de 1 000 *mus*. Vous comprendrez, camarades, que, si nous parlons d'une aussi petite unité de surface que le *mu*, nous ne devons pas comparer l'importance économique de cette unité de surface avec notre déciatine, car en Chine la terre est cultivée d'une façon extrêmement intensive et que, par conséquent, une surface moindre a une plus grande importance économique. Dès l'apparition des économistes de la période de la grande révolution française, l'agriculture chinoise a été considérée comme la forme d'exploitation la plus intensive.

Il existe cependant, dans certaines provinces, de grandes catégories de propriétaires fonciers. Il faut souligner que dans la province du Kwantoung, la grande propriété foncière est plus développée que dans les autres provinces de la Chine. Dans la vallée du Yang Tsé, 85 %

de la surface cultivée sont aux mains de grands propriétaires fonciers. Dans la province du Honan, dans le district de Tchiauté, un tiers du district appartient à la famille de Yuang Schi Kai. Je n'énumérerai pas toute la série de ces propriétaires fonciers, je me contenterai de dire qu'il existe toute une catégorie de propriétaires fonciers possédant plus d'un millier de domestiques. Il faut encore mentionner les terres appartenant à l'Eglise et dont les dimensions dépassent considérablement celles de la grande exploitation paysanne.

Comme vous le voyez, la question paysanne est étroitement liée à la question agraire. Il ne faut donc pas dire que cette question agraire n'est pas à l'ordre du jour en Chine et que l'on peut complètement la rayer de l'ordre du jour de la révolution chinoise, sous prétexte que la Chine est un pays de petite exploitation paysanne. Une telle façon de poser la question serait absolument fausse.

La deuxième question, qui intéresse de larges couches de la population chinoise, est la question des impôts, dont le poids pèse principalement sur les larges masses travailleuses, c'est-à-dire sur la paysannerie et les artisans. La Chine est un pays qui bat tous les records en ce qui concerne le poids des impôts. Naturellement, les impôts sont différents selon les provinces, mais de toute façon il existe dix-huit sortes d'impôts, que doivent payer les paysans.

A cela, il faut ajouter le fait qu'un certain nombre de provinces et une certaine catégorie de paysans ont encore à supporter les frais des guerres entre les différents gouverneurs militaires. Et il existe même des provinces où les gouverneurs militaires ont prélevé les impôts pour quatre-vingt-dix ans à l'avance. Même les gouvernements révolutionnaires ont prélevé les impôts pour quelques années à l'avance, naturellement dans une proportion bien moindre que les militaires. Certains écrivains américains pensent que, par suite des dernières crises économiques, politiques et autres, l'agriculture chinoise est dévastée dans une proportion d'environ 46 %. Il est complètement impossible d'examiner le bienfondé de cette affirmation, mais ce qui ne fait aucun doute, c'est que par suite de la pauvreté de la paysannerie et du poids considérable des impôts, de l'oppression inouïe que les étrangers — qui disposent des ports, des douanes et des principaux impôts — font peser sur la population, on assiste à un processus formidable d'appauvrissement de la paysannerie. Cet appauvrissement est tel que des millions de gens déclassés errent à travers le pays et forment de nombreuses bandes. A Pékin même, le nombre de ces éléments déclassés qui, malgré leurs besoins extrêmement modérés, sont exposés littéralement à la mort par la faim, est considérable. C'est ce qui explique qu'ils se laissent recruter par n'importe quel général, qu'ils passent d'un gouvernement à l'autre sans se sentir liés d'une manière quelconque. C'est là le signe d'une certaine décomposition de la vie économique du pays, qui montre l'appauvrissement général de la population chinoise.

Quelles sont maintenant les principales difficultés et les principaux problèmes de la

révolution chinoise dans son stade actuel de développement ? Il est tout à fait clair que les principaux efforts du peuple chinois, du parti Kuomintang et du parti communiste doivent être actuellement consacrés à la lutte contre les impérialistes étrangers. C'est là la principale tâche de l'heure actuelle : la lutte pour l'indépendance de la Chine, pour la libération nationale du pays. Pour résoudre cette tâche, il faut maintenir l'unité du front national révolutionnaire qui englobe actuellement non seulement les paysans, les ouvriers, les artisans et les intellectuels démocrates, mais aussi la bourgeoisie commerciale et industrielle. Naturellement, tous les marchands et tous les industriels ne font pas partie de ce front unique, mais exclusivement ceux qui ne sont pas liés actuellement au capital étranger et qui n'appartiennent pas à la catégorie des *Compradores*, c'est-à-dire des intermédiaires entre le capital étranger et la population chinoise. Mais cette partie de la bourgeoisie commerciale et industrielle, qui joue actuellement un rôle révolutionnaire et avec qui il est nécessaire de constituer un bloc dans la phase actuelle du développement, pour opposer les plus grandes forces possibles aux impérialistes étrangers, cette partie de la bourgeoisie est liée par l'intermédiaire du gouvernement avec les éléments semi-féodaux et gros paysans du village.

Il faut ajouter que le système du sous-fermage est encore extrêmement développé en Chine. Il existe de grandes Sociétés par actions qui prennent à ferme de grandes surfaces de terres, pour l'affermier ensuite à des intermédiaires. Ces derniers afferment la terre à d'autres, etc. Si l'on touche cette propriété foncière et si l'on commence à la secouer, le mouvement se propage jusqu'aux milieux commerciaux et industriels. Il est caractéristique que dans la province de Kwantoung, la principale base du gouvernement de Canton, une partie considérable du sol est aux mains des grands propriétaires fonciers, et ceux-ci sont liés à la bourgeoisie industrielle et commerciale, qui soutient le gouvernement de Canton. Si vous les touchez, la répercussion s'en fait sentir jusqu'au sein du gouvernement.

C'est en cela que consiste l'une des plus grandes difficultés de la révolution chinoise. Le rapport des forces à l'intérieur du Kuomintang est tel que ce parti comprend trois ailes : une droite, un centre et une gauche. La droite du Kuomintang s'appuie sur la bourgeoisie, même sur ses éléments les plus orientés à droite, et représente leurs intérêts de classe. D'autre part, le développement de la révolution nécessite la participation de la paysannerie. On ne peut pas gouverner aujourd'hui contre la paysannerie et l'on ne peut pas organiser les forces de la révolution sans créer à cette révolution une base paysanne.

C'est là que réside la principale difficulté de la situation actuelle en Chine et c'est en cela que consiste le principal problème actuel de la révolution chinoise. La situation est aujourd'hui telle que le parti communiste chinois doit engager une lutte énergique en faveur de la réforme agraire. Bien que la principale tâche consiste dans la lutte contre l'impérialisme étranger, malgré l'importance considérable du maintien de l'unité du front national-révolutionnaire, il faut

réaliser la réforme agraire et organiser la paysannerie. L'intérêt de la révolution chinoise exige d'une façon impérieuse la mobilisation des immenses réserves paysannes qui commencent maintenant seulement à entrer dans la lutte. Et naturellement cela aura pour conséquence certaines oscillations au sein de l'aile droite du Kuomintang. Il est également naturel que cette nécessité peut susciter le danger de certaines maladies infantiles de gauche, qu'il faut combattre, c'est-à-dire certaines tendances à un changement prématuré de tactique et à une dissolution prématurée du bloc national révolutionnaire. Il faut lutter contre ces tendances.

La situation est donc extraordinairement compliquée et on peut la formuler de la manière suivante : tout en maintenant le front unique national révolutionnaire contre l'impérialisme étranger, il faut réaliser immédiatement la réforme agraire et placer la révolution chinoise sur une large base paysanne. Il n'est pas difficile de se représenter les perspectives qui découlent d'une telle combinaison de forces. Je ne m'étendrai pas ici sur ce sujet. Je me contenterai de dire qu'en cas de victoire des troupes cantonaises et de développement du mouvement national révolutionnaire chinois, ce n'est pas une utopie de prétendre que la révolution chinoise victorieuse trouvera un écho immense dans toute une série de pays coloniaux, situés à proximité de la Chine, tels que l'Inde, l'Indonésie, les Indes néerlandaises, où, depuis quelques mois, se déroule une véritable guerre civile, qui pose des problèmes extrêmement complexes. Tout cela fait de la Chine un véritable centre d'attraction pour la périphérie coloniale et c'est pourquoi il ne faut pas sous-estimer cet immense mouvement, l'un des plus formidables de l'histoire mondiale, qui porte un coup très dur à l'ensemble de la stabilisation capitaliste.

C'est l'essentiel de ce que je voulais vous dire sur la révolution chinoise. J'avais l'intention de poser toute une série d'autres problèmes, mais il m'est impossible de le faire dans le temps dont je dispose.

## **La résurrection de l'impérialisme allemand**

J'en arrive à la deuxième grande question que j'ai mentionnée, à savoir la question de l'impérialisme allemand.

Au sujet de l'impérialisme allemand, on a discuté, comme je l'ai déjà dit, dans notre parti frère allemand. Il faut comprendre la raison de cette discussion. Comment cette question est-elle apparue et quelle est son importance pratique ? Pour montrer cette importance, je rappellerai la période qui précéda l'occupation de la Ruhr et les événements qui suivirent. Comment la question fut-elle posée dans le parti allemand et dans l'Internationale Communiste ?

Dès le début de la guerre mondiale, Lénine a considéré qu'il était possible, en cas de victoire de l'une quelconque des coalitions d'Europe, de mener une lutte nationale contre l'impérialiste victorieux, si l'une quelconque des grandes puissances impérialistes battues au



cours de la guerre mondiale commençait à jouer dans le système des puissances un rôle complètement différent de celui qu'elle jouait autrefois. Lorsque l'Allemagne battue fut soumise au joug des puissances de l'Entente, lorsqu'elle fut placée dans la situation d'un pays semi-colonial et quand, en cette qualité, elle opposa quelque résistance à l'impérialisme victorieux de l'Entente, les organes suprêmes de l'Union Soviétique ont fait montre de quelque sympathie pour elle dans leurs manifestes, proclamations. , etc., etc. A l'époque, on considérait dans le parti communiste allemand que la possibilité de la défense de la patrie allemande contre l'impérialisme de l'Entente n'était pas exclue, car l'Allemagne se trouvait dans la situation d'une semi-colonie du capital de l'Entente. Son rôle social se transforma d'un rôle impérialiste en une certaine force qui constituait objectivement un obstacle dans la voie du capitalisme et qui était dirigée dans une certaine mesure contre la domination de l'impérialisme de l'Entente.

C'était en même temps la période dans laquelle la bourgeoisie allemande regardait du côté de l'Union Soviétique, un Etat étranger d'après sa structure sociale, qui réussit à établir et à organiser la République des Soviets sur un sixième de la surface du globe.

Un certain temps s'est écoulé depuis et nous avons assisté à une consolidation du capitalisme allemand. Le capitalisme allemand commença à poser la question du retour de ses anciennes colonies, bien qu'il ne l'ait pas encore résolue et qu'il ne soit pas en état de la résoudre d'ici longtemps. Peu à peu, il commença à tâter le terrain pour les exportations de capitaux. Et il adopta un autre ton. Ce ton correspond à la structure impérialiste du capital allemand et à la reconstitution de sa puissance économique. C'est ainsi qu'est apparue la question de la résurrection du capitalisme allemand. La signification pratique de cette question consiste en ce que le parti communiste allemand doit résoudre la question de savoir si le point de vue adopté par les communistes allemands, en ce qui concerne la défense de la patrie allemande en 1921, doit être reconnu comme juste pour la période actuelle. La majorité de nos camarades répondent par la négative. La situation est tout autre qu'à l'époque. Le rôle social international de l'Allemagne est autre qu'il y a quelques années. L'Allemagne ne peut mener aujourd'hui aucune guerre nationale contre les Etats impérialistes. C'est pourquoi l'attitude qui était bonne pour 1923 a été, par l'histoire, rayée de l'ordre du jour, et c'est en cela que réside la signification pratique de la question de l'impérialisme.

La question suivante se rapporte au « surimpérialisme ». J'en dirai encore quelques mots. Etant donné le développement des cartels internationaux et la fondation des syndicats nationaux, étant donnée l'existence d'un mouvement tel que le mouvement paneuropéen, les troubadours du parti social-démocrate voient dans ce phénomène une confirmation de leur vieille théorie, selon laquelle le capitalisme entre dans une nouvelle phase où il n'y aura plus de guerres, où tout sera tranché par la Société des Nations et où la paix générale régnera en Europe. Le développement des cartels internationaux, comme l'écrit un économiste bourgeois,

le développement de l'économie rationnelle sous la forme capitaliste, est de base économique de cette nouvelle phase du capitalisme.

Cette théorie était fautive et reste encore fautive. Même le syndicat de l'acier dont j'ai parlé n'est pas une union durable. Avant le massacre mondial, il y avait également des cartels internationaux qui ont été dissous. Dernièrement on a créé le trust de l'acier, mais il est inévitable qu'au sein de ce trust se développe une lutte pour la participation de chaque pays à l'ensemble de la production du trust. Toute modification sérieuse dans le rapport des forces existant met en question l'existence même du trust. Aucun des antagonismes politiques mondiaux et aucun des antagonismes de la politique européenne n'a disparu. Même si ces buts étaient réalisables, le mouvement pan-européen se transformerait en un bloc contre les banquiers américains. En même temps les antagonismes anglo-français ne cessent pas d'exister de sorte que tout ce que nous avons dit sur cet antagonisme, et que je ne veux pas répéter ici reste en vigueur. Seuls, ceux qui veulent tromper le prolétariat allemand et français, le prolétariat européen et le prolétariat en général, (c'est le cas des social-démocrates) peuvent prétendre que nous sommes vraiment entrés dans une phase complètement nouvelle du capitalisme, une phase surimpérialiste de l'économie mondiale.

J'effleurerais rapidement la question de notre attitude à l'égard de la rationalisation. La social-démocratie appuie actuellement de toutes ses forces la rationalisation capitaliste. Elle emploie les mêmes arguments que nous employons chez nous pour la réalisation de la rationalisation. Si l'on réussit à réglementer la production, les ouvriers réussiront également à obtenir une plus grande partie de la production augmentée, c'est pourquoi ils doivent attendre, leur situation s'améliorera, on procédera à des améliorations d'ordre technique, les forces productives du pays seront multipliées, il n'y a pas d'autre issue,

Les social-démocrates, qui sont séduits par la rationalisation, proposent une concentration sévère, de même que Trotski, à l'époque, proposait une concentration sévère de notre industrie, en demandant, entre autres, la fermeture des usines Poutilov. (Nous avons eu la générosité de ne pas en parler à l'époque de la discussion, alors qu'on aurait pu le rappeler au moment où il promet toutes sortes de bienfaits à la classe ouvrière.) La social-démocratie appuie complètement et de toutes ses forces la rationalisation capitaliste. Devons-nous l'appuyer nous aussi ? La réponse ne fait pour nous aucun doute. Nous ne sommes pas des auxiliaires de la stabilisation capitaliste, nous ne voulons pas aider à tirer le capitalisme de sa situation difficile. Nous ne voulons pas aider au développement des forces productives de la société capitaliste, c'est pourquoi notre attitude à l'égard de la stabilisation capitaliste est opposée à l'attitude des social-démocrates.

A mon avis, notre mot d'ordre doit être le suivant : transfert de tous les frais de la stabilisation et de la rationalisation capitaliste sur les épaules de la classe dominante, lutte

contre toutes les conséquences de la rationalisation contraires aux intérêts de la classe ouvrière. Nous ne pouvons pas dire que nous sommes contre l'introduction de nouvelles machines. Nous ne pouvons pas poser ainsi la question et dire que nous sommes, en principe, contre l'introduction d'un nouveau système d'organisation du travail. Mais comme tout cela ce fait dans les cadres du régime capitaliste, nous sommes contre toutes les conséquences nuisibles à la classe ouvrière de ces mesures et nous devons mobiliser contre l'ensemble de ces répercussions nuisibles toutes les forces de la classe ouvrière. C'est ainsi, à mon avis, que nous devons résoudre la question de notre attitude à l'égard de la rationalisation capitaliste.

Je pense qu'il est inutile d'insister longuement sur la question de l'attitude des communistes à l'égard de la rationalisation dans l'Union Soviétique parce que nous maintenons notre ancien point de vue et que nous ne pouvons pas faire à nos différents critiques de l'opposition le plaisir de faire chorus avec les social-démocrates.

J'en arrive maintenant à un autre côté de la question, qui est lié à nos différentes tâches politiques. La crise actuelle est une crise de surproduction, résultant de la diminution de la capacité d'achat. D'où la chasse aux débouchés, d'où la tendance à la diminution des frais de production, la tendance à la rationalisation, d'où les attaques contre la classe ouvrière. Tout cela est étroitement lié ensemble. L'économie détermine ici la politique économique et la politique tout court.

Si nous considérons la classe ouvrière et si nous nous demandons : De quelle façon ces processus de rationalisation se reflètent-ils sur la classe ouvrière ? Nous devons dire qu'ils se manifestent avant tout dans de grandes transformations à l'intérieur de la classe ouvrière elle-même. La crise capitaliste provoque des transformations considérables au sein du prolétariat mondial. C'est ainsi qu'autrefois la classe ouvrière anglaise était une aristocratie ouvrière. Mais ce n'est plus le cas aujourd'hui. Cela montre les transformations formidables qui se sont réalisées dans la composition de la classe ouvrière. C'est l'une des raisons du développement du mouvement révolutionnaire international. Le processus de rationalisation modifie avant tout la structure intérieure du prolétariat de chaque pays. La simplification considérable de la production supprime la division du prolétariat en aristocratie ouvrière et en ouvriers non qualifiés, elle nivelle la classe ouvrière et fond étroitement ensemble ses différentes catégories.

Je ne vais pas jusqu'à dire, comme font certains camarades, que cela supprime complètement le problème de l'aristocratie ouvrière, étant donné que la rationalisation, à son tour, crée des germes d'une nouvelle aristocratie ouvrière. C'est ainsi que l'introduction du système Ford dans la production a donné naissance à certains types de surveillants, de contrôleurs et d'ouvriers qui, d'après leur formation technique, se rapprochent des ingénieurs, mais l'importance numérique de ces groupes sera moins grande que l'importance numérique de l'aristocratie ouvrière. C'est ainsi que, malgré tout, un assiste à un processus de nivellement de

la classe ouvrière.

Si nous continuons à examiner la question des répercussions exercées par la rationalisation sur la situation de la classe ouvrière, il nous faut considérer une question très importante, celle de la politique capitaliste des prix. Pour la curiosité du fait, je dois mentionner que lorsque j'ai lu toute la littérature économique étrangère sur cette question, j'ai constaté qu'il existe au sein de la bourgeoisie les mêmes tendances qu'au sein du parti communiste. Ils poursuivent les mêmes discussions, naturellement avec des formules bourgeoises, car la bourgeoisie est placée devant la question de comment elle doit rationaliser ses entreprises et élever la productivité du travail. Et l'on constate ici l'existence de tendances qui argumentent à peu près de la même façon que l'on argumente chez nous, dans le pays de la dictature du prolétariat. Ils disent il est nécessaire d'adopter une politique des prix élevés en utilisant les monopoles capitalistes, c'est-à-dire qu'ils préconisent l'augmentation des prix des produits industriels (*Interruption du camarade Kossior* : Ils soutiennent la politique de Piatakov. *Hilarité*) D'autres, et, parmi eux, se trouvent des gens tels qu'Hoover, défendent la politique de notre Comité Central (*Hilarité*.) Ils disent : notre tâche consiste à ne tirer qu'un petit profit sur l'unité des produits et à gagner sur la quantité des produits fabriqués en intensifiant la circulation du capital. Ils protestent, par conséquent, contre la paresse des monopoles, de même que j'ai polémique contre Prébrajenski. Ils sont d'avis de tirer plus de bénéfices de la rapidité de la circulation des marchandises.

Mais je dois dire que nos camarades de l'opposition sont plus arriérés que maints bourgeois libéraux. Je dois reconnaître, d'autre part, avec satisfaction, qu'alors que chez nous, c'est la politique des bas prix et du développement progressif qui l'a emporté, au sein de la bourgeoisie, ce sont les « partisans de Piatakov » qui ont triomphé, car en fait, la bourgeoisie pratique une politique de prix élevés, une politique de circulation ralentie. Et toutes les belles phrases de la bourgeoisie concernant l'intensification de la circulation, la diminution des prix, etc., ne sont appliquées nulle part, même en Amérique, quoique les économistes américains s'efforcent de masquer le fait en affirmant que le salaire des ouvriers en Amérique croît constamment et que les prix diminuent et que tout est dans le meilleur ordre du monde. C'est ainsi qu'un célèbre économiste, Carwer, déclare que le capitalisme est en train de disparaître en Amérique, car chaque ouvrier est en train de devenir lui-même un capitaliste. Mais tout cela n'est que du bavardage. En réalité, ils mènent « la politique de l'opposition ». Non seulement, les modifications qu'ils prêchent n'ont pas lieu, mais c'est tout le contraire qui se produit.

### **L'orientation à gauche de la classe ouvrière**

Il résulte de ce qui précède que le processus de la rationalisation, actuellement déterminée par toute la situation du capitalisme, s'accompagne inévitablement d'une pression

sous telle ou telle forme, sur la classe ouvrière, que ce soit sous la forme d'une augmentation considérable de la productivité du travail avec un salaire diminué, ou sous la forme de la prolongation de la journée de travail, ou encore sous la forme de l'exploitation des consommateurs ouvriers au moyen des hauts prix de monopole. La rationalisation est, par conséquent, le point de départ d'une radicalisation se poursuivant sur une nouvelle base de la classe ouvrière, d'une aggravation de la lutte de classe. C'est pourquoi, même dans le pays où la stabilisation capitaliste a célébré ses plus grands triomphes (je fais ici surtout allusion à l'Allemagne, qui se trouve placée devant des difficultés immenses contre lesquelles elle peut se rompre le cou), on assiste, sur la base du processus de la stabilisation, à une aggravation des antagonismes de classe, à une radicalisation constante de la classe ouvrière. C'est ce qui explique également, la forme spécifique de cette rationalisation.

Il est caractéristique que, dans la plupart des pays, la classe ouvrière ne passe pas directement au parti communiste et que même dans la majorité des pays, elle n'engage aucune lutte violente. Au stade de développement actuel, nous constatons des formes tout à fait caractéristiques de cette orientation à gauche, que nous n'avons pas connues jusqu'ici.

Nous assistons, d'une part, au développement, et même à un développement considérable, de l'opposition syndicale. Dans les syndicats, l'opposition de gauche, le mouvement minoritaire se renforce. Nous voyons, en outre, comment à l'intérieur des partis social-démocrates le mouvement de l'aile gauche contre les chefs, et même contre les chefs de gauche, s'accroît. Nous voyons comment, sous la pression des masses, les chefs de gauche sont poussés à des actes tels que la scission du parti (comme c'est le cas, par exemple, en Saxe où les social-démocrates de gauche se sont emparés de la majorité et ont exclu du parti les social-démocrates de droite, dont la politique est analogue à celle du Comité Central du parti. Ces leaders de gauche sont d'incroyables charlatans politiques, mais la masse, qui exerce une pression sur eux, incarne le processus d'orientation générale à gauche. Telle est la seconde forme de cette nouvelle orientation. La troisième est le développement de toutes sortes d'associations radicales. Par exemple, l'Association des Combattants Rouges, qui jouit d'une popularité considérable dans le pays, dont les adhérents se composent dans une proportion considérable de sans-parti et même d'ouvriers social-démocrates. Nous assistons également à une forme analogue d'orientation à gauche en Italie. Ce mouvement s'étend même aux ouvriers catholiques. C'est ainsi qu'on a décidé l'envoi de délégations d'ouvriers catholiques dans l'Union Soviétique malgré l'opposition du Vatican. Enfin, cette orientation de gauche se manifeste également à l'intérieur de partis, tels que le parti du Centre en Allemagne, le Parti catholique en Italie, etc.

En ce qui concerne les délégations ouvrières qui visitent l'Union Soviétique, je dois dire que nous avons déjà oublié l'importance considérable des nombreuses délégations qui nous ont

visitées ces derniers temps. Nous sommes déjà habitués à elles. Les premières délégations, nous les avons reçues avec une grande solennité, puis les suivantes ont été reçues de moins en moins solennellement, du fait qu'il y en avait une grande quantité et que nous ne pouvions pas tous les jours recevoir solennellement de nouvelles délégations, et telle est la situation considérée de notre point de vue. Mais qu'en est-il si nous considérons la situation du point de vue des ouvriers des pays de l'Europe Occidentale ? Ces délégations ne sont pas composées de touristes qui viennent nous visiter, pour s'en aller ensuite. Elles sont nommées, dans la majorité des cas, par de grandes assemblées ouvrières. Dans la majorité des cas, ces délégués reçoivent des directives spéciales de leurs mandants. Les rapports de ces délégués, à leur retour, ont une importance considérable, et le nombre des délégations comprend déjà plusieurs dizaines.

Ces faits, qui expriment le processus d'orientation générale à gauche de la classe ouvrière, constitue la réponse à la stabilisation capitaliste. Cette réponse est, naturellement, différente selon les pays.

Il est important de constater que nous assistons dans les différents pays à des formes différentes de la lutte de classe, malgré ses nombreux caractères communs. La grève en Angleterre, qui joue un rôle considérable et constitue un coup formidable à la stabilisation capitaliste qui cause des dommages inouïs à la vie économique de l'Angleterre, a eu pour conséquence la transformation de toute une série de rapports économiques en Europe. Cette grève est l'une des luttes défensives, qui ont une tendance à se transformer et se transforment effectivement, en luttes offensives.

Une autre forme du mouvement d'orientation à gauche de la classe ouvrière est représentée par le mouvement en faveur de l'expropriation des maisons princières en Allemagne, engagé sur l'initiative du parti communiste allemand, mouvement qui a été mené d'une façon remarquable et a donné d'importants résultats politiques.

Il faut mentionner encore la grève récente des dockers de Hambourg, qui fut un événement considérable, quoiqu'elle se termina par une défaite. Ce fut une grève « sauvage », qui fut menée contre la volonté des syndicats, et au cours de laquelle les communistes ont lutté avec les ouvriers social-démocrates contre la direction syndicale réformiste.

Telles sont les transformations réalisées au sein de la classe ouvrière. Le rôle de l'aristocratie ouvrière diminue, la lutte de classe s'aggrave, des formes spéciales d'orientation à gauche du prolétariat se manifestent. Tout cela crée d'immenses réserves prolétariennes pour le parti communiste.

Les ultra-gauchistes d'Allemagne répandent l'idée invraisemblable, absurde que les cercles dirigeants de notre parti veulent liquider l'Internationale Communiste et les partis communistes qui la constituent pour les remplacer par des organisations sans forme. Naturellement, peuvent répandre ce bruit, seuls des gens qui possèdent une intelligence

« ultra-gauchiste », à la place d'une intelligence normale, et qui ne comprennent pas que la mobilisation des masses doit servir de moyen en vue de transformer les partis communistes en parti de masse de la classe ouvrière. C'est ce qui découle de toute la situation.

## **La lutte pour la conquête des masses et les tâches de l'Internationale Communiste**

Je dois examiner maintenant ce qui détermine en dernière analyse la situation internationale actuelle et en quoi consiste la principale tâche actuelle de l'Internationale Communiste et de ses partis.

Il est évident que si nous assistons actuellement à une aggravation de la lutte de classe, les questions économiques qui se transforment directement en questions politiques doivent avoir une importance considérable. On comprend, par conséquent, le rôle qui incombe dans cette lutte à des organisations telles que les syndicats et quelles sont les tâches que doivent remplir les communistes. Il est évident que le problème de la coordination des revendications partielles avec nos revendications générales et avec l'orientation de notre politique dans le sens de l'instauration de la dictature du prolétariat acquiert actuellement une importance extraordinaire. Notre politique internationale, étant données la situation mondiale, l'expérience de la grève anglaise et les transformations considérables réalisées au sein du prolétariat anglais, doit passer à une étape supérieure.

Il y a quelque temps, l'un des principaux événements mondiaux a été la constitution du comité anglo-russe. L'une de nos tâches principales a consisté à pousser les syndicats russes au premier rang de la lutte pour l'unité syndicale. Les syndicats de l'Union Soviétiste ont collaboré dans ce but avec les représentants du mouvement ouvrier anglais. Actuellement, nous passons à un stade supérieur. Si, autrefois, l'Internationale Syndicale Rouge ne pouvait développer une activité très considérable et si les syndicats russes ne possédaient pas encore une grande autorité aux yeux des couches arriérées du prolétariat anglais, il n'en est plus de même actuellement. Au dernier congrès syndical, une minorité considérable se prononça au vote d'une façon plus gauche encore que Cook.

Ces transformations réalisées au sein de la classe ouvrière anglaise sont considérables et c'est pourquoi les communistes au cours du développement de notre lutte révolutionnaire, devront renforcer leur travail sur le front syndical.

Cela doit se traduire dans les mots d'ordre concrets suivants : avant tout, établir des relations plus étroites entre le Conseil Central des syndicats de l'Union Soviétiste et l'Internationale Syndicale Rouge, intensifier l'activité du Conseil central des syndicats de l'Union soviétiste au sein de l'I. S. R. et développer l'activité de l'I. S. R. elle-même. Cette dernière est une organisation internationale autonome. Dans la mesure où cela dépend des communistes, il

faudra, dans l'avenir renforcer notre activité dans les syndicats. Nos syndicats doivent se grouper plus étroitement autour de l'I. S. R. et s'efforcer de jouer dans cette organisation le même rôle que celui que le Parti Communiste de l'Union Soviétique joue dans l'Internationale Communiste.

Je suis obligé de raccourcir mon rapport et de passer à la question suivante. Avant tout je voulais dire qu'étant donné ce qui précède, et les tentatives internationales de stabilisation capitaliste et les résultats obtenus par ces tentatives dans un certain nombre de pays, nous assistons à toute une série de phénomènes à l'intérieur des partis communistes. Ces phénomènes se manifestent dans le renforcement des éléments d'extrême-droite et d'extrême-gauche, les premiers chantant la même chanson que les derniers, comme c'est également le cas dans notre parti. Le tournant, qui ne correspond pas tellement à la stabilisation du capitalisme international mais à la stabilisation du socialisme dans notre pays, a provoqué également certaines déviations au sein du Parti Communiste de l'Union Soviétique. Ces déviations ont trouvé leur expression dans le bloc d'opposition, au sein duquel se sont unis les « droites » et les « gauches ».

L'incapacité de s'adapter à la nouvelle situation s'est exprimée dans une certaine banqueroute de certains leaders du parti. Cette banqueroute s'est manifestée dans toute une série de partis et particulièrement dans le nôtre, sous une forme correspondant au caractère particulier du développement de chaque pays. Elle a donné naissance à certaines manifestations critiques, qui n'ont pas été aussi effrayantes que se l'étaient imaginé leurs auteurs. Dans un certain nombre de pays, les groupements d'extrême-gauche comme ceux d'extrême-droite se sont unis du fait que la bourgeoisie des pays en question s'est détournée de l'Union Soviétique et a commencé à adopter une politique orientée vers l'Ouest et que cette politique bourgeoise, hostile à l'Union Soviétique, s'est reflétée parmi les éléments flottants, penchant vers la petite-bourgeoisie, des partis communistes.

Je ne puis insister longtemps sur cette question, mais je voudrais cependant fournir quelques exemples intéressants tirés des écrits des éléments d'extrême-gauche et d'extrême-droite. Les éléments d'extrême-droite comprennent les éléments exclus du parti français, les éléments d'extrême-gauche, les éléments exclus du parti allemand ou restés à l'intérieur du parti. Les ultra-gauchistes Korsch et Katz, exclus du parti allemand, déclarent que la révolution russe est une révolution bourgeoise et qu'elle se trouve actuellement dans une phase dans laquelle elle se transforme de révolution bourgeoise radicale en révolution bourgeoise tout court.

Ils ne considèrent pas nos entreprises comme des entreprises du type socialiste ou du type socialiste conséquent, mais tout simplement comme des entreprises purement capitalistes. Pour eux, notre pays n'est pas le pays de la dictature prolétarienne, mais simplement un pays



de nouveau capitalisme croissant, du genre américain. Même en cas de guerre dirigée contre l'Union Soviétique, on ne doit pas la défendre. Si on le faisait, on commettrait, d'après Korsch, un crime aussi ignominieux que le crime commis par la social-démocratie allemande en août 1914.

C'est dans le même esprit qu'écrit également Schwartz, qui se rapproche beaucoup de Korsch. Ils se sont disputés il n'y a pas longtemps pour une machine à écrire (*Hilarité.*), ils se sont accusés réciproquement de vol d'un duplicateur. La différence qui les sépare consiste en ce que Korsch est professeur d'Université, tandis que Schwartz n'est que professeur de lycée ; c'est pourquoi la concurrence entre eux est très grande. Schwartz déclare qu'il faut poser la question d'une insurrection armée contre le pouvoir soviétique. Vous voyez d'ici l'expressiou extrême de ce courant ultra-gauchiste qui nous accuse d'avoir trahi le léninisme, le marxisme. Ils lancent actuellement le mot d'ordre : Retour à Zimmerwald, à la gauche zimmerwaldienne. Ce mot d'ordre est actuellement le moteur idéologique de tout le bloc de l'opposition allemande.

Et l'extrême-droite, Souvarine, un ami intime d'un certain nombre de leaders de l'opposition, est exclu du parti français.

J'ai reçu aujourd'hui le dernier numéro de sa revue : *La Révolution Proletarienne*. Dans cette revue, je lis ce qui suit : « Le bloc oppositionnel défend les intérêts matériels et moraux du prolétariat, inséparables de la démocratie ouvrière, donc l'avenir de la Révolution ; la fraction dominante représente plus ou moins consciemment les intérêts acquis au cours du bouleversement, c'est-à-dire ceux de la paysannerie enrichie ou en voie de l'être, de la nouvelle bourgeoisie petite ou grande ». Après nous avoir caractérisé ainsi, il examine ce que nous voulons faire et comment il faut apprécier nos efforts :

« La fraction omnipotente semble vouloir — devinez ce que nous voulons ? — provoquer la guerre civile. Réprimant implacablement toute velléité d'expression révolutionnaire, menaçant des plus extrêmes mesures les défenseurs des intérêts du prolétariat, elle accule l'opposition aux procédures extra-normales servant de prétextes à de nouvelles répressions. Le refus d'accorder une issue légale aux mécontentements accumulés ne pourrait qu'imprimer un cours dangereux aux événements. »

Je ne citerai pas plus loin. Le sens de tout cet article est le suivant : Nous (c'est-à-dire le Comité Central) nous sommes des *koulaks*, des *koulaks* qui veulent provoquer la guerre civile, des sortes de Cavaignac russes, qui adoptons une politique de guerre civile et de lutte violente contre les défenseurs des intérêts du prolétariat. Cela n'est autre chose que les légendes de Korsch.

Et qui alimente ces légendes ? Il faut comprendre, camarades, que ce point de vue n'est que l'approfondissement des bêtises répandues dans notre pays par un certain nombre des « défenseurs du prolétariat », quoique ces derniers n'aient obtenu aucun succès au cours des

derniers mois de la vie de notre parti.

Si nous prenons une autre question, celle de l'appréciation de la situation internationale, nous ferons les mêmes remarques. Zinoviev a déclaré quelque part qu'il n'y avait aucune stabilisation capitaliste et qu'elle avait disparu. Tout le monde se rappelle qu'on en a parlé au cours de l'une des dernières séances du Comité Central. Korsch a repris cette formule et déclaré qu'il n'y avait pas de stabilisation et qu'il n'y en avait jamais eue, que la stabilisation avait été inventée par les liquidateurs de l'Internationale Communiste.

On nous reproche souvent une politique extérieure soi-disant fausse, opportuniste. Les ultra-gauchistes s'emparent de cette nourriture intellectuelle et déclarent ouvertement par la bouche de Korsch : « Vous n'êtes rien d'autre que les partisans d'Hindenburg. » A ce sujet, Korsch écrit que le traité récemment conclu entre l'Allemagne et l'Union Soviétiste est une alliance entre l'impérialisme de Marx et d'Hindenburg et l'Union Soviétiste. Ces gens déclarent que nous avons constitué avec les brigands impérialistes un bloc dans le domaine de la politique extérieure et que, dans notre politique intérieure, nous ne sommes qu'un gouvernement de *koulaks* allié aux *nepman*. Ils déclarent que nous sommes depuis longtemps complètement dégénérés, que notre parti est un parti de *koulaks*, que le processus de la liquidation de l'Internationale Communiste se poursuit sous la forme du remplacement des partis communistes par des organisations ouvrières sans forme qui ne sont, au fond, que des organisations bourgeoises. Telle est la façon dont nous représentent les ultra-gauchistes. Je dois d'ailleurs indiquer que cet état d'esprit de l'opposition comporte des nuances différentes. Je n'ai fait que prendre la plus extrême.

Le groupe Ruth Fischer, Urbahns, Maslow, qui se tient directement derrière ces gens, ne pose pas les questions d'une manière aussi accusée, mais il se meut dans la même direction. A proximité de ce groupe se trouve le groupe Weber. Tous ces groupes, cela ne fait aucun doute, vivent exclusivement de la nourriture intellectuelle fournie par notre opposition, en poussant les idées défendues par cette dernière jusqu'à leurs conséquences logiques et même souvent jusqu'à l'absurde.

Ils se servent, en outre, d'un certain nombre de méthodes et de l'expérience de notre opposition et reçoivent d'elle leurs instructions, leur matériel, etc. Il est tout à fait naturel qu'après que nous en avons terminé dans notre parti — et je crois que c'est pour un temps considérable — avec l'opposition, et que nous l'avons obligée à rentrer dans le cadre légal de la constitution du parti, l'Internationale Communiste et ses différentes sections, particulièrement la section allemande, ont le devoir de mettre fin à cette situation dans laquelle il existe, dans un parti, des fractions légalisées, qui font ce qui leur plaît, et où des gens exclus du parti dirigent ouvertement des fractions de ce parti. Bolchévisation des partis, suppression de la théorie pratique de la liberté des fractions. C'est pourquoi, à mon avis, le Comité Central du Parti

Communiste Allemand avait parfaitement raison lorsqu'il imposa à sa propre opposition toute une série de conditions et lorsqu'il menaçait d'employer des mesures de représailles contre les leaders des groupements d'opposition qui ne voulaient pas se soumettre aux décisions du parti. Ces derniers temps, une vaste discussion a été menée au sein du parti communiste allemand. Toutes les questions ont été discutées à fond. La question russe était, ces derniers temps, la question centrale. L'opposition publia ses propres documents et, en particulier, des documents qui ont été répandus illégalement chez nous. Ils furent répandus dans le Parti allemand et publiés légalement par les leaders de l'opposition. Dans ce sens, le parti a fait un travail immense, quoique pas très élevé qualitativement.

Il faut actuellement faire un pas en avant dans la voie de la bolchévisation. Criez tant que vous voulez, mais ne constituez pas de fractions ! Criez, mais soumettez-vous une fois les décisions prises. Je pense qu'une fois que la chose a été réglée dans notre parti, il sera relativement facile pour le parti allemand de la régler chez lui et il en résultera une consolidation des partis communistes à un niveau supérieur.

Naturellement, les tâches spéciales devant lesquelles nous et les autres partis communistes sommes placés ne sont pas, loin de là, épuisées par cette musique à l'intérieur du parti. Dans chaque pays, ces tâches sont différentes. En Allemagne, on a réussi à obtenir des succès considérables en ce qui concerne l'influence du parti communiste sur la vie politique du pays. Mais, et cela est confirmé par tous les camarades, de larges masses ouvrières et même social-démocrates ont confiance dans la politique du parti communiste, mais elles n'ont aucune confiance en ce qui concerne la lutte économique. Elles ne croient pas que le parti communiste puisse diriger une lutte économique. Elles croient que les opportunistes social-démocrates savent mieux calculer, manœuvrer, etc., etc. Cet état d'esprit existe encore. C'est pourquoi le problème de la direction, le problème des revendications partielles, le problème de la lutte contre un tel état d'esprit parmi les masses ouvrières, le problème de l'utilisation de l'influence politique croissante de notre parti doivent être placés au premier plan.

En Angleterre, nous devons corriger un certain nombre d'erreurs de droite commises ces derniers temps par notre parti frère. Dans d'autres pays, nous sommes placés devant d'autres problèmes, mais je ne peux pas en parler maintenant. Je ne toucherai plus qu'un problème central, d'une importance considérable pour toute l'Internationale Communiste. Notre dernier congrès a donné à notre délégation à l'Internationale Communiste la directive de renforcer par tous les moyens l'activité du Comité Exécutif de l'Internationale Communiste, de faire participer plus que cela n'a été le cas jusqu'ici les camarades non russes à la direction de l'Internationale communiste, de s'efforcer de créer une direction collective, etc., etc. Ces directives de notre congrès ont été universellement approuvées par toutes les sections de l'Internationale Communiste sans exception, qui sont en train de les exécuter. Les camarades non-russes

participent beaucoup plus que cela n'a été le cas jusqu'ici à la direction de l'Internationale Communiste et à son Comité Exécutif, mais tout n'a pas encore été fait dans ce sens.

Il n'existe pas encore de direction véritablement ferme et, si l'on a obtenu certains résultats dans le domaine de l'élévation du niveau théorique, résultats qui se sont manifestés, entre autres, par le fait que nous publions maintenant en Russie et en Allemagne notre organe, l'organe central de l'Internationale Communiste, comme revue hebdomadaire. Si nous faisons des profits dans ce domaine, nous avons encore peu fait en ce qui concerne l'établissement d'une ferme direction organique sur cette nouvelle base. C'est l'une des principales tâches que le prochain Comité Exécutif Elargi aura à résoudre.

## **Les trois colonnes de la Révolution mondiale**

J'en arrive à la fin de mon rapport. La stabilisation capitaliste comporte deux formidables brèches : l'une est l'Angleterre, la seconde est la Chine. L'Angleterre incarne la courbe descendante du vieux monde capitaliste. La Chine incarne le développement formidable des peuples coloniaux. Ce sont les deux points sur lesquels se déroulent de formidables événements ayant une importance mondiale. La grève des mineurs anglais et la révolution nationale en Chine, ce sont les deux points principaux où nous devons engager nos forces, exception faite naturellement de l'Union soviétiste. La révolution marche dans ces trois directions : l'édification du socialisme dans l'Union soviétiste, le mouvement ouvrier anglais et la révolution chinoise. Et je crois qu'en ce qui concerne ces trois points, nous n'avons aucune raison d'être pessimiste.

Notre Union soviétiste marche de l'avant, malgré toutes les prophéties mensongères. On peut prophétiser dix, vingt et cent fois notre chute, nous continuerons cependant à marcher de l'avant. On peut s'inquiéter des échecs momentanés de la révolution chinoise. Mais il y a là à l'œuvre une machine formidable, une machine de 400 millions de têtes, et si de temps en temps une vis et même une roue sautent, cette machine n'en continuera pas moins à fonctionner, malgré tous ces petits accidents momentanés.

De même, la classe ouvrière anglaise ne peut pas être arrêtée dans sa marche révolutionnaire, car la base principale de la communauté de travail entre la bourgeoisie et la classe ouvrière anglaise a disparu. Le capitalisme anglais se trouve plus qu'aucun autre capitalisme au bord de l'abîme. C'est pourquoi la voie que prendra le développement de la classe ouvrière ne fait aucun doute, elle ira de plus en plus dans la voie de la révolution, dans la voie de la dictature prolétarienne. On s'efforce en vain de construire actuellement en Angleterre différentes organisations mixtes d'ouvriers et d'entrepreneurs, c'est en vain que l'on s'imagine pouvoir transplanter en Angleterre les méthodes américaines de corruption des ouvriers. Si ces méthodes n'ont donné à la bourgeoisie que quelques petits succès, elles ont en tout cas, en Amérique, une certaine base économique. Mais, en Angleterre, cette base n'existe pas, et c'est

pourquoi tous ces palliatifs sont condamnés d'avance.

La révolution mondiale s'avance sur trois colonnes. Elle s'avance à l'Orient par la marche de plusieurs centaines de millions de travailleurs chinois. Elle s'avance à l'Occident par la marche mesurée des mineurs anglais et elle s'avance dans l'Union soviétique par notre offensive croissante contre les éléments capitalistes de notre économie. Ces trois forces deviennent de plus en plus décisives. Ces trois forces remporteront la victoire finale. (*Ovations enthousiastes et prolongées.*)

**XV<sup>e</sup> conférence du PC de l'US, 26 octobre – 3 novembre 1926**  
**Discussion du rapport de Boukharine sur la situation internationale**

## **Discours de clôture de Boukharine**

(27 octobre 1926)

Les camarades qui sont intervenus dans la discussion se placent, dans les grandes lignes, au point de vue défendu dans mon rapport. Je ne veux m'arrêter que brièvement aux questions que j'avais laissées de côté dans mon rapport parce qu'il m'était impossible de les traiter, mon rapport étant déjà suffisamment long sans cela.

En ce qui concerne la question de la stabilisation, je voudrais seulement souligner le plus important de ce que j'en ai dit et des remarques qu'on t faites les camarades au cours de la discussion. J'avais souligné qu'il fallait poser maintenant la question de la stabilisation d'une façon différenciée. Si l'on énumère les éléments constitutifs de l'économie mondiale actuelle, toute la relativité de cette stabilisation apparaît nettement. En posant concrètement cette question, nous disons : l'Union Soviétiste est le coin principal enfoncé dans la stabilisation, c'est un facteur d'une importance extrême. Est-il possible de s'imaginer aujourd'hui une seule question importante de la politique internationale qui n'impliquerait pas, sous l'une ou sous l'autre forme, ce qu'on appelle la question russe ? La stabilisation du socialisme, c'est-à-dire, la croissance des éléments socialistes dans notre pays dans les conditions actuelles données, est un facteur d'une portée extrême qui détruit l'unité capitaliste et constitue, par conséquent, un coin formidable dans la stabilisation capitaliste.

La révolution chinoise qui groupe des masses humaines immenses et l'armée la plus importante de l'ensemble de la population mondiale (430 millions sur 1 milliard 2/3)), représente une grandeur d'une portée historique telle qu'on n'en a jamais vue de pareille. Si on considère tout le potentiel, toutes les possibilités contenues dans la révolution chinoise, si on examine l'importance immense de la révolution chinoise pour toute une série de pays orientaux, coloniaux ou semi-coloniaux, elle constitue un facteur d'une importance inouïe d'une portée historique mondiale ainsi qu'un coin formidable dans la stabilisation capitaliste.

Si nous prenons les événements de Grande-Bretagne, la grève générale et, notamment, la lutte des vaillants mineurs qui résistent depuis 6 mois, dans des conditions extraordinairement difficiles, si nous apprécions cette lutte de tous côtés, du point de vue de son importance historique mondiale ; si nous le relions à la courbe descendante du capitalisme

britannique ; si nous tenons compte de ce que l'affaiblissement de l'empire britannique, de son pouvoir, signifie le déchaînement de toutes les forces centrifuges de cet Etat impérialiste immense, le renforcement des tendances centrifuges dans toutes les colonies et Dominions, dans toutes les parties constitutives qui sont sous la dépendance de l'empire britannique mondial ; si nous considérons que la Grande-Bretagne représente dans le monde capitaliste, après l'Amérique, le capitalisme le plus puissant, le plus fort et d'envergure mondiale ; si nous tenons compte de tout cela, il apparaît clairement que les événements britanniques et tout le complexe de phénomènes qui s'y relie intimement, représentent un facteur énorme, un coin de plus dans la stabilisation capitaliste.

Si nous dirigeons notre attention sur toute une série de pays de deuxième ordre du continent européen qui se trouvent dans ce processus permanent de demi-décomposition, d'« agrarisation » dont j'ai parlé dans mon discours, nous voyons que cette circonstance forme également un facteur de la plus grande importance quand on veut apprécier la relativité de la stabilisation capitaliste. Si, enfin, nous examinons la lutte de classe qui se déploie, qui continue de croître sur la base de la stabilisation et qui, comme je me suis efforcé de le démontrer, grandit même là où la courbe de stabilisation est ascendante, on reconnaîtra que cette aggravation de la lutte de classe et les difficultés immenses d'ordre social qui s'opposent à la bourgeoisie doivent être reconnues comme étant des facteurs qu'il ne faut pas sous-estimer, si l'on veut épuiser l'analyse de la situation de l'économie mondiale et de la société capitaliste.

Ainsi notre analyse souligne la relativité de la stabilisation capitaliste et établit la perspective révolutionnaire de son développement. Mais ce qui caractérise notre analyse — et je le souligne encore une fois — c'est la nécessité de ne plus nous borner à poser sommairement la question de la stabilisation capitaliste, car cette façon de poser la question n'aide presque pas à déterminer notre ligne tactique.

Dans mon rapport et, encore ici, j'estime qu'il est de mon devoir de souligner le caractère extraordinaire de la crise de surproduction actuelle. Il me semble qu'il n'est pas tout à fait juste d'appliquer mécaniquement à la situation actuelle la question d'une « situation sans issue » ou d'une « situation avec issue » pour le capitalisme, de la crise ou de l'irrégularité du développement capitaliste ainsi que toute une série de questions semblables qui furent déjà mentionnées par Lénine dans son œuvre sur l'impérialisme, sans analyser les traits spécifiques des conditions d'après-guerre et de la crise actuelle. En même temps que les éléments généraux, fondamentaux de l'analyse de l'impérialisme, nous devons considérer aussi l'époque historique concrète avec ses particularités spécifiques.

Les particularités spécifiques de la crise capitaliste que nous vivons actuellement impliquent la circonstance qu'on n'est pas encore venu à bout de la dévastation d'après-guerre et qu'il faut encore en tenir compte. Cela influe sur la façon de déterminer la situation critique

actuelle du capitalisme. Il me semble faux de se représenter l'état de choses actuel, sans prendre comme coefficient les difficultés spécifiques d'après-guerre et comme une simple crise de surproduction ou d'une crise provoquée par l'irrégularité de l'économie capitaliste, comme c'était le cas avant la guerre.

La troisième remarque que je voudrais faire se rapporte au discours du camarade Manouilski. Je ne me suis pas arrêté au regroupement des grandes puissances du fait que cette question se discute amplement dans la presse et qu'il est difficile d'en dire quelque chose de nouveau. Je suis d'accord avec le camarade Manouilski sur les points essentiels, à savoir qu'une des questions les plus importantes consiste dans la lutte contre le pacifisme spécifique mis sur le pavé par la social-démocratie et en dissimulant les antagonismes entre les grandes puissances, les armements et les dangers de guerre, etc., etc. ... Je dois dire que j'avais prévu cette réponse lorsque j'ai parlé du superimpérialisme puisque c'est la même question, seulement formulée autrement.

Puisque ce fait doit être soulevé maintenant je n'ai aucune objection à faire. Mais je tiens à remarquer que dans cette phase d'évolution générale il ne faut pas tant souligner la possibilité et le caractère inéluctable d'une guerre entre les puissances capitalistes que la préparation d'une guerre du « bloc » contre l'Union Soviétique. C'est là qu'est le centre de gravité. Les différentes associations capitalistes et les différentes tendances centrifuges que les social-démocrates nomment une transition à un nouveau stade de l'impérialisme, et qu'ils se plaisent à qualifier de superimpérialisme, ont, en réalité, comme tâche suprême ou bien l'agression contre l'Union Soviétique ou bien les préparatifs pour son encerclement. Parallèlement à tout cela, se développent les préparatifs diplomatiques. Tous ces blocus, accords secrets, conventions militaires, etc., dirigés contre nous ont une certaine base économique dans les nouveaux phénomènes sur le terrain de l'économie capitaliste.

Il me semble très osé de faire des prophéties sur la possibilité d'une guerre prochaine. Nous devons critiquer pratiquement le danger de guerre. Un des plus grands facteurs déterminants concernant la possibilité d'une guerre prochaine consiste dans la mentalité de la classe ouvrière, dans son activité, dans sa combattivité, etc. C'est en ce sens que nous devons mobiliser les forces sociales du prolétariat. Il ne faut nullement sous-estimer ce facteur dans la situation actuelle.

Il va de soi que pour la bourgeoisie cette question est également extrêmement risquée. Il est assez difficile pour la Grande-Bretagne d'entreprendre une guerre, puisque déjà maintenant le feu brûle sous ses pieds. L'exemple de la révolution chinoise, la circonstance qu'il a été impossible d'organiser une grande intervention en Chine, tout cela nous révèle une certaine faiblesse et une incertitude relatives chez un grand nombre de forts groupements capitalistes. Quoi qu'il en soit, toutes les tentatives de consolidation du capitalisme, les



conventions militaires, les négociations, la création d'une certaine base économique pour la diplomatie impérialiste agissent dans une direction opposée. Il faut donc souligner expressément ce danger de guerre avec la correction que c'est le danger d'une guerre contre l'Union Soviétiste qui vient en première ligne.

Maintenant, camarades, je voudrais m'arrêter à quelques observations que je n'ai fait qu'effleurer dans mon rapport d'hier. J'ai parlé de nouvelles formes de tactique du front unique et j'ai cité toute une série d'exemples sur les formes que prennent le développement du front unique et la radicalisation spécifique de la classe ouvrière. Il résultait de cette analyse que la mise en valeur des forces communistes doit actuellement se concentrer sur le travail syndical. Je n'ai pas réussi hier à développer l'idée qui doit, à mon avis, être au centre de notre tactique, de la tactique des communistes, dans la révolutionnarisation des masses ouvrières. Il s'agit du fait qu'il existe, dans un certain nombre de partis européens, certains cadres communistes s'occupant du travail quotidien dans les syndicats et qui diffèrent très peu des social-démocrates pur-sang.

En prenant le type révolutionnaire du communiste, il apparaît nettement que ces camarades tout en reconnaissant parfaitement le principe de la nécessité du travail syndical, y prêtent peu d'importance ou bien s'efforcent de montrer leur nature révolutionnaire et leur propre physionomie communiste dans le travail syndical quotidien, de telle façon qu'il diffère très peu du travail social-démocrate en y ajoutant seulement de façon mécanique je ne sais quel appendice révolutionnaire : gouvernement ouvrier et paysan, dictature du prolétariat, ou encore quelque autre mot d'ordre « final » qui n'a rien à faire avec le travail à accomplir. Les communistes doivent s'occuper du travail syndical et il est de toute évidence que le Parti communiste et les communistes qui travaillent dans les syndicats doivent avoir leur propre physionomie. Le travail communiste dans les syndicats doit être réellement communiste. C'est ici que surgit toute une série de questions compliquées : qu'est-ce qui doit être déterminant, en quoi notre façon de poser la question doit-elle se distinguer nettement de l'attitude social-démocrate ? D'après quelles lignes, avec quelles perspectives principales devons-nous travailler ?

Il me semble que les communistes devraient avoir une série de tâches que les social-démocrates ne pourront nullement atteindre. C'est ainsi que maintenant les communistes doivent concentrer tous leurs efforts sur la lutte contre le capital des trusts. Il n'y a plus de doute que, vu la rationalisation, la trustification de l'industrie, etc., les communistes se trouvent actuellement devant un ennemi tout autrement organisé qu'autrefois. Les communistes affrontent un ennemi uni, consolidé, armé économiquement jusqu'aux dents et allié au gouvernement. Cette tendance dont on a déjà parlé avant la guerre n'a rien de neuf et de spécial, mais il faut dire que la quantité vient de se transformer en qualité.

Ce processus de trustification de l'industrie a tellement progressé, il s'est développé dans une période relativement courte, si rapidement que ceci assigne aux communistes le devoir d'opérer, dans leurs méthodes d'organisation, toute une série de regroupements de leurs forces et ceci conformément à la consolidation des syndicats sur la base des branches d'industrie, de la création de puissantes associations syndicales, de la formation de cartels syndicaux aptes à la lutte, de la constitution d'associations des conseils d'entreprises (où ces dernières existent) et de la direction du travail non simplement contre les capitalistes qui sont devant nous, mais également contre le capital des trusts. Telle doit être une des lignes principales qu'il nous faut défendre dans notre travail syndical.

La deuxième ligne principale est notre attitude vis-à-vis de la stabilisation capitaliste. Cette question représente un des points de départ les plus importants des divergences de vue existant entre nous et les social-démocrates du fait que ces derniers soutiennent absolument cette stabilisation. Ils conjurent les ouvriers de souffrir, de se soumettre. Ils aident activement les capitalistes, ils organisent des conférences de production à la façon des nôtres où les directeurs de fabriques donnent des comptes rendus aux ouvriers sur la production. Sous ce rapport, l'observation d'un des camarades ayant pris part à la discussion était juste, lorsqu'il disait que la bourgeoisie a appris bien des choses de nous. En relation avec la cristallisation de certains groupes d'aristocratie ouvrière, en relation avec l'attitude des social-démocrates, leurs hommes politiques s'évertuent d'appeler une partie de la classe ouvrière à l'œuvre d'édification capitaliste, tout en spéculant énormément sur la différence objective de situation entre les ouvriers occupés dans les entreprises et les chômeurs.

Il ne faut pas perdre de vue qu'en Allemagne où le processus de rationalisation capitaliste a progressé de la façon la plus intense, la classe ouvrière, par suite d'un chômage chronique immense, se décompose en prolétaires occupés dans les usines et en chômeurs. Tous les ouvriers sont menacés de licenciement et la bourgeoisie spéculé très fortement sur cette crainte qu'a l'ouvrier de perdre sa place. Profitant de ce fait, la bourgeoisie s'efforce, avec l'appui des social-démocrates et des syndicats, de transformer les ouvriers en laquais qui l'aident à trouver une issue à sa situation difficile actuelle.

La situation générale est maintenant extraordinairement favorable aux communistes. Nous avons une base très vaste parce que ce processus de rationalisation pèse d'une façon extrêmement lourde sur la classe ouvrière. Les communistes doivent mobiliser les masses ouvrières qui supportent toutes ces charges. La ligne principale de notre travail syndical consiste à conjuguer nos efforts des ouvriers occupés et des chômeurs, à faire accepter les chômeurs dans les syndicats et à mobiliser les masses ouvrières pour cette campagne.

Les traits principaux du poids spécifique de notre travail syndical sont [1° ?] tout d'abord la préparation d'une grande bataille générale de la classe ouvrière ; 2° l'union des différentes

parties de la classe ouvrière jusqu'à un certain degré, objectivement scindée par la situation actuelle de l'économie capitaliste ; notre ligne, foncièrement différente de celle des social-démocrates dans la question de la rationalisation ; finalement la mobilisation par nous de toutes les forces prolétariennes, l'aide au mouvement des chômeurs, la revendication de la réorganisation des syndicats sur la base de branches d'industries ; tout cela aidera les communistes à faire passer les masses ouvrières (qui ne sont pas encore de notre côté) de ces tâches à celles de la lutte directe, c'est à-dire de les amener à accepter les mots d'ordre politiques fondamentaux du gouvernement ouvrier, de la dictature du prolétariat, etc.

Je veux m'arrêter encore sur une question qui, à en juger d'après les demandes écrites que j'ai reçues, provoque encore quelques incertitudes. Lorsque j'ai parlé de l'attitude de l'Internationale Syndicale Rouge dans les circonstances actuelles, de son action plus forte et plus énergique dans l'arène du mouvement ouvrier international et du travail du Conseil Central des Syndicats de l'Union Soviétiste au sein de l'I. S. R., je ne pensais point du tout que ceci devrait se faire par une modification quelconque des décisions que nous avons prises relativement au Comité anglo-russe. Il n'existe absolument pas de raison d'abandonner la tactique que nous avons menée et que nous mènerons encore. Notre tactique est vérifiée, en fin de compte, par l'expérience, comme tout en ce monde. Personne ne peut nier que notre tactique, elle aussi, a subi la vérification de l'expérience.

Personne ne peut nier que, grâce à notre tactique, non seulement, nous n'avons pas rompu les relations avec la classe ouvrière britannique, mais que nous élevons de jour en jour le poids spécifique de notre influence sur la classe ouvrière britannique. Personne ne peut nier cela et, même si le Comité anglo-russe était condamné à ne pas vivre longtemps (nous devons compter objectivement avec une telle perspective), nous avons déjà creusé toute une série de tranchées supplémentaires comme le Comité anglo-russe des mineurs, etc...

L'influence croissante de la masse des mineurs qui constituent la partie la plus importante de la classe ouvrière britannique avancée, entraînera inévitablement les autres couches et tout le prolétariat britannique. Est-ce que la vérification par l'expérience n'a pas confirmé pleinement notre tactique ? Est-ce qu'on peut dire peut-être que le poids spécifique de notre influence s'amoinde et que nous n'avons pas tout fait pour radicaliser la classe ouvrière britannique ? Je ne crois pas qu'il y ait quelqu'un qui s'égarerait à déclarer que tel n'est pas le cas. La seule tactique réellement efficace et véritablement radicalisante fut celle que nous avons suivie. Je prétends et je suis d'avis que personne n'a d'argument pour nous la faire abandonner. Chaque situation historique concrète donnée a son poids spécifique dans une chose, telle autre situation l'a dans une autre.

Nous ne devons rompre en aucun cas avec le Comité anglo-russe, nous devons poursuivre la ligne que nous avons poursuivie jusqu'à présent, et il nous faut la consolider dans

l'avenir. Mais nous avons la possibilité de faire de nouveaux pas du fait que notre tactique est absolument juste. La tactique du mouvement ouvrier britannique a atteint un tel degré que la méfiance qui existait dans le mouvement ouvrier britannique vis-à-vis de l'Internationale Syndicale Rouge et du Conseil Central des Syndicats de l'Union Soviétique, a déjà en grande partie disparu maintenant. D'un autre côté, une internationalisation suffisante du mouvement ouvrier est de notre devoir ; elle est d'une urgence impérieuse. C'est précisément cela que l'expérience de la grève britannique vient de démontrer. Il en ressort tout naturellement que nous devons diriger notre cours actuel vers un renforcement du travail dans l'Internationale Syndicale Rouge. Ceci d'autant plus qu'il faut s'associer au passage du discours du camarade Losovski relatif aux perspectives qui s'ouvrent en Orient, dans les pays de l'Océan Pacifique, dans l'Amérique du Sud, etc...

Encore quelques remarques sur nos partis et sur la période historique qu'ils vivent. J'ai effleuré cette question dans mon rapport, et je voudrais maintenant ajouter quelques commentaires.

Personne n'ignore que les partis communistes sont nés dans une période orageuse, dans une période d'attaque directe contre le régime capitaliste. En cette époque, au cours d'un temps relativement long, il y eut, précisément du fait que c'était une époque d'assaut direct contre le régime capitaliste, une division spéciale du travail entre les partis communistes et social-démocrates. Les partis communistes disaient : « En avant, à l'assaut ! Frappe en plein front ! ». Les partis social-démocrates s'enterrèrent dans des travaux insignifiants tout à fait appropriés à cette époque... (*Interruption de Losovski : « Et en outre, ils frappèrent les communistes en plein front ! »*) et frappèrent les communistes en plein front.

Nos partis souffrent beaucoup de ce qu'ils n'ont pas encore suffisamment appris à lier leurs buts révolutionnaires avec les besoins quotidiens de la classe ouvrière. Maintenant, il nous faut réaliser [rivaliser ?] sur cette base avec les social-démocrates et il nous faut apprendre à faire mieux ce travail. Et cela non seulement pour lier ce travail aux perspectives générales révolutionnaires, mais afin que nos partis communistes, formés d'après un autre type de travail et n'ayant pas encore appris tout l'art d'accorder les revendications partielles et les besoins quotidiens avec les mots d'ordre généraux et avec les grands buts du parti, puissent être attirés au travail syndical et pour que ce travail soit fait de manière à montrer sa physionomie spécifiquement communiste et qu'il guide les masses ouvrières à la conquête du pouvoir prolétarien.

Ces partis communistes devront apprendre également dans cette période, non à fouiller dans les questions économiques, mais à s'occuper de l'économie de façon à pouvoir la lier à la politique. Leur tâche prochaine est donc d'acquérir la capacité d'accorder les petites revendications avec les grandes tâches, la lutte sociale quotidienne avec la lutte politique et

d'être à même de tirer, des revendications économiques urgentes, les conclusions qui résultent de la situation donnée, en les reliant aux grands mots d'ordre du prolétariat révolutionnaire.

C'est ce processus de l'union dialectique des petites questions aux grandes conclusions qui est l'école où passent maintenant les partis communistes et où il leur faut apprendre le principal.

Les camarades ont souligné à juste raison que, même dans les pays capitalistes stabilisés, la lutte des classes s'intensifie. Les masses ouvrières de ces pays deviendront révolutionnaires, si les partis communistes apprennent parfaitement l'art de la manœuvre dans ces nouvelles conditions, s'ils battent la social-démocratie non seulement parce qu'ils sont le parti le plus révolutionnaire, mais aussi parce qu'ils défendent mieux les besoins de la classe ouvrière dans la lutte quotidienne et parce qu'ils conduisent, sur cette base, les ouvriers au grand but de la révolution mondiale.

Voilà comment se pose la question, et, si nous résumons les résultats, alors nous voyons qu'ils sont à l'avantage de l'Internationale Communiste.

Prenons la Grande-Bretagne elle-même où la situation est quelque peu spéciale, puisque le Parti communiste de Grande-Bretagne, composé au début littéralement de quelques hommes, est venu au monde en tant que germe extrêmement faible, dans des conditions particulièrement difficiles et sans comprendre aucun intellectuel, ce qui rend très difficile le développement du mouvement (quoique ceci produise d'autre part des résultats positifs). Voilà un parti dont on ne pouvait parler autrement qu'en souriant et duquel la presse bourgeoise écrivit que les Russes, lorsqu'ils parlent du commerce soviétiste, entendent l'importation de leurs propres agents. Mais maintenant, il est démontré qu'il ne n'agissait nullement d'une « importation » fantaisiste d'autres pays, mais de l'organisation dans ses grandes lignes du travail du Parti communiste de Grande-Bretagne parmi les masses.

J'en ai déjà parlé hier, et je ne veux pas m'y arrêter. Je fais remarquer que le P. C. de Grande-Bretagne a pénétré dans les profondeurs des masses mêmes. Le parti britannique est un des rares partis capables d'influencer le mouvement syndical. C'est ainsi que, par exemple, un membre du Bureau Politique du P. C. de Grande-Bretagne est un syndicaliste renommé, dont parlent avec estime même nos adversaires syndicaux. Grâce à la capacité du Parti Communiste de Grande-Bretagne d'étendre son influence sur le mouvement syndical, il a acquis une force telle que les adversaires sont bien forcés de compter avec lui. Autrefois, on en parlait en riant, mais, maintenant, plus aucun article politique d'homme politique bourgeois, ne laisse de côté le communisme, car celui-ci est devenu un danger réel, de la véritable dynamite pour l'impérialisme britannique. (*Interruption de Losovski : « Grâce au mouvement minoritaire. »*) Oui ! Grâce au mouvement minoritaire.

Prenons notre P. C. d'Allemagne. Est-ce qu'il n'a rien appris ces derniers temps ? Il a

peiné très longtemps pour devenir un parti de masses. Il fut battu à maintes reprises. Mais nous devons dire malgré tout que, ces derniers temps, le referendum dirigé politiquement par le P. C. A. a renforcé à notre parti frère son influence sur les masses. Si le P. C. A. n'est pas encore devenu numériquement un parti de masses au sens rigoureux du mot, il possède quand même déjà une grande influence, et il deviendra véritablement un parti de masses dès qu'il saura consolider et maintenir son influence croissante sur le prolétariat par l'organisation. Actuellement, nous voyons que ces camarades sont à même de réaliser une brillante campagne de masses. Mais une fois celle-ci terminée, on en commence une nouvelle sans que les résultats de la première campagne soient consolidés au point de vue de l'organisation. Il faut apprendre à renforcer l'organisation. Dès que nos camarades l'auront appris, ils transformeront à grands pas le P. C. A. en un parti de masses.

On pourrait faire à peu près les mêmes remarques sur les partis communistes de toute une série de pays. La période actuelle est une période d'escarmouches, et c'est pourquoi les déviations anti-léninistes que nous avons rencontrées dans une série de partis communistes sont extrêmement nuisibles. Il est vrai que ces déviations n'ont touché que de petites couches, mais néanmoins elles nous ont empêché de travailler. Leur centre se trouvait en Allemagne, cependant elles n'ont touché que quelques régions du P. C. A.

Puisque nous parlons de déviations, je suis obligé de dire que nous devons prêter toute notre attention aux déviations de droite et de « gauche », ainsi que la lutte centre elles. La dialectique des circonstances actuelles est telle que, à peine un petit glissement des ultra-gauchistes s'opère-t-il « à gauche », qu'ils se mettent à parler comme l'extrême droite. La phraséologie est différente, mais le contenu matériel est le même. Ceci est une confirmation de la thèse que la seule politique révolutionnaire juste ne peut être que la politique bolcheviste-léniniste. Les glissements à droite et « à gauche » unissent ces extrêmes. Si on prend maintenant l'extrême droite exclue de l'Internationale Communiste, tel Souvarine ou des gens comme Rosmer, Monatte et d'autres, si l'on voit ce que fait l'extrême droite en France et l'extrême gauche en Allemagne, ce qu'elles disent et écrivent sur l'Union Soviétiste, sur les relations avec la paysannerie, sur la dictature du prolétariat, on s'aperçoit qu'il est impossible de les distinguer entre elles. Il n'y a presque pas de différence, seulement de petites nuances qui ne signifient rien politiquement.

Une certaine variation dans l'attitude politique et dans les points de départ peut exister, mais, en général, elles suivent le même chemin à une vitesse extraordinaire. Nous devons donc battre ces deux ailes. Il va de soi que le point de gravité se trouve, pour un pays donné, dans les déviations de droite, pour un autre pays, dans celles « de gauche », mais il nous faut battre ces deux ailes. C'est alors seulement qu'il sera possible de mener une politique bolchéviste juste.

Encore un mot sur les événements de Chine. Il faut que je dise que je n'ai rien de spécial à objecter ici, qu'il faut comprendre la nécessité d'un dénouement de la tâche compliquée qui consiste dans la transition d'une combinaison de forces à une autre. J'ai dit hier en quoi consiste la difficulté principale. Elle repose sur la contradiction tout à fait objective entre le besoin de maintenir, pour un stade donné, le bloc le plus grand possible dirigé contre l'impérialisme et, d'autre part, la nécessité de développer le mouvement paysan. Comment faut-il la résoudre ? Il faut tâcher d'aborder peu à peu la deuxième tâche afin d'obtenir les effets les meilleurs possibles.

Quant aux perspectives, j'en ai exposé les traits généraux et il me semble que cela suffit amplement. En ce qui concerne la Kuomintang et ses rapports avec le parti communiste — j'ai reçu une demande écrite à ce sujet — les camarades savent probablement qu'il existe une liaison étroite et une collaboration assez intime entre le Kuomintang et le P. C. Je ne peux que confirmer que, ces derniers temps, grâce aux victoires de l'armée cantonaise, certaines perspectives se sont ouvertes, le centre de gravité s'est déplacé un peu à gauche, ce qui nous est révélé par la décision de la dernière session du Comité Exécutif du Kuomintang. Nous sommes donc en présence d'un déchaînement de forces révolutionnaires qui, poussant inévitablement la paysannerie vers la révolution, produira un certain regroupement dans le Kuomintang : l'aile gauche se renforcera et l'aile droite perdra de plus en plus sa vigueur.

La lutte des mineurs britanniques, à laquelle j'aurais dû m'arrêter plus longuement, si je n'avais pas eu besoin d'examiner tant de questions, a montré la ténacité et la bravoure suprême de cette fraction de la classe ouvrière. Elle ouvre une perspective révolutionnaire formidable en Grande-Bretagne. Cette perspective sera réalisée dans tous les cas, que les mineurs soient battus ou qu'ils remportent la victoire. Je n'ai pas besoin de parler des conséquences d'une victoire ! Même au cas d'une demi-défaite ou d'une issue défavorable, la grève influencera la radicalisation de la classe ouvrière tout entière d'une façon inouïe. Ce processus, force énorme, se développe. La classe ouvrière de Grande-Bretagne représente, au sein de la classe ouvrière européenne, une citadelle principale du prolétariat. Il est tout naturel que la révolutionnarisation de cette partie, que la prise des canons de cette citadelle par les révolutionnaires, représentent un regroupement immense des forces au sein du prolétariat mondial, du prolétariat européen en particulier.

Il vient justement d'arriver toute une série de télégrammes disant que, pendant que nous siégeons, on marche avec les mineurs britanniques. Une délibération secrète a eu lieu entre le gouvernement et les représentants du Conseil général. Il est clair qu'il s'agit ici de savoir si le Conseil général vend ou non la lutte des mineurs.

Certains chefs mineurs, parmi lesquels Cook lui aussi, qui, d'ailleurs ces derniers temps a mené une politique tout à fait ambiguë, participent à cette affaire. Nous devons être prêts à

tout et devons soutenir énergiquement, sans faiblir, la lutte des mineurs. C'est pourquoi j'estime qu'il est utile et nécessaire de terminer mon discours de clôture à notre XV<sup>e</sup> Conférence du parti par ces mots : « Vivent les mineurs britanniques ! » (*Tempête d'applaudissements*).

### **Annexe :**

Résumé du discours de clôture de Boukharine (27 octobre 1926) et résolution sur son rapport, selon le compte rendu télégraphique publié dans *La Correspondance Internationale*, 3 novembre 1926, n°117, pp. 1323-1324.

Ensuite BOUKHARINE prononce son discours de clôture.

Une des questions les plus importantes est actuellement la lutte contre le pacifisme propagé avant tout par la social-démocratie, la lutte contre les tentatives de masquer les antagonismes militaires existant dans le monde capitaliste, de camoufler les préparatifs de guerre. Nous devons, notamment, combattre les préparatifs de guerre de certains Etats capitalistes contre l'Union Soviétiste.

La tâche prochaine la plus importante est le travail dans les organisations syndicales : cette activité doit être le centre de la radicalisation des masses ouvrières. Nos partis communistes d'une série de pays capitalistes n'ont pas encore été capables jusqu'à présent de s'adapter entièrement à ce travail. Parfois, le travail des communistes dans les syndicats ne se différencie d'aucune façon de l'activité des social-démocrates. Il est cependant tout à fait clair qu'aussitôt que nous abordons ce travail, nous devons montrer notre physionomie spécifiquement communiste. Quelle ligne doit suivre notre travail dans les syndicats ? Nous devons concentrer tout d'abord nos efforts sur la lutte contre le capital des trusts. Si l'on considère que la rationalisation des industries capitalistes, leur trustification, etc., exerce une pression extrêmement forte sur la classe ouvrière, particulièrement sur certaines catégories, il faut reconnaître que nous avons dans les syndicats un terrain extrêmement favorable pour notre travail. La tâche pratique d'organiser les syndicats sur la base de la production, de créer de puissantes fédérations syndicales, de former des comités d'entreprises, se pose d'une façon tout à fait concrète. La deuxième ligne principale est celle qui est en rapport avec la stabilisation capitaliste. C'est ainsi que, par exemple, en Allemagne, où le processus de rationalisation capitaliste s'opère de la façon la plus intensive, où les social-démocrates soutiennent ce processus par tous les moyens et prêchent aux ouvriers la patience et la soumission, la classe ouvrière se divise en travailleurs occupés et en chômeurs. Cette circonstance crée un terrain favorable pour notre travail dans les syndicats. Nous possédons donc pour notre activité une



vaste base du fait que le processus de rationalisation impose un fardeau inouï au prolétariat. Comme tâches pratiques à réaliser en ce sens, on peut citer les suivantes : l'entrée des chômeurs dans les syndicats et la mobilisation des masses ouvrières à cette fin, le rassemblement des différentes fractions de la classe ouvrière, la mobilisation des forces contre l'appui prêté par les social-démocrates aux capitalistes. Boukharine constate que le Parti Communiste britannique, qui a poursuivi, sous ce rapport, une ligne juste, ayant su lier les mots d'ordre généraux avec les revendications partielles concrètes de la classe ouvrière, s'est renforcé considérablement ces derniers temps. Si l'on se rappelle le ton ironique employé en Angleterre pour parler du communisme et si l'on se rappelle que le parti communiste de l'Union Soviétique fut présenté comme une création asiatique, les succès du parti communiste britannique nous apparaissent comme d'autant plus importants, d'autant plus que ses progrès menacent sérieusement l'impérialisme britannique. Ces derniers temps la ligne du Parti Communiste d'Allemagne fut quelque peu améliorée en ce sens. Sa campagne au sujet du référendum a consolidé son influence parmi les masses ouvrières, augmenté son autorité et le nombre de ses adhérents.

Pour terminer, Boukharine traite des questions en relation avec la grève des mineurs anglais. La grève en Grande-Bretagne a mis en évidence la constance et la bravoure des mineurs anglais et a soulevé la perspective d'une grande révolution. Même au cas d'une défaite partielle ou complète, cette grève influencera puissamment la radicalisation de toute la classe ouvrière. Actuellement une entrevue a lieu entre le Conseil général et le gouvernement britannique. Elle nous fera savoir si la grève des mineurs sera trahie ou non par le Conseil Général. Nous devons être prêts à tout et continuer à soutenir la grève aussi énergiquement que nous l'avons fait jusqu'à présent. C'est pourquoi notre XV<sup>e</sup> Conférence du Parti doit crier : Vive les ouvriers anglais !

*Le discours de clôture de Boukharine provoque dans toute la salle une tempête d'applaudissements. Ensuite la Conférence vote unanimement, sans aucune abstention, la résolution sur le rapport de Boukharine ainsi que le télégramme de salutation au parti communiste d'Allemagne que nous reproduisons ci-dessous.*

### **Résolution sur le rapport de Boukharine**

Après avoir entendu et examiné le rapport de Boukharine, la XV<sup>e</sup> Conférence du Parti Communiste de l'Union Soviétique approuve intégralement la ligne de principe de la délégation du Parti Communiste de l'U. R. S. S. et son travail dans l'I. C. La conférence assigne aux délégués la tâche de continuer énergiquement la lutte idéologique contre les déviations antiléninistes de l'opposition dans l'Internationale Communiste, dont les représentants se solidarisent plus ou moins avec l'opposition dans le P. C. de l'Union Soviétique et dont les

groupes les plus conséquents sont déjà passés ouvertement à la contre-révolution (Korsch, Souvarine, Maslow, Ruth Fischer exclus de l'I. C. mais qui ont encore leurs agents dans les partis communistes : Urbahns, Weber, etc.). La Conférence charge la délégation du P. C. de l'Union Soviétique à l'I. C. d'achever la bolchévisation des partis communistes, qui exclut la théorie et la pratique de ce qu'on appelle la « liberté des fractions et groupements », celle-ci étant un principe opposé et hostile au principe d'organisation du léninisme. La Conférence condamne de la façon la plus énergique l'activité fractionnelle antiléniniste de l'opposition dans le Parti Communiste de l'U. R. S. S et dans l'I. C. Elle se rallie intégralement aux décisions prises par de nombreux partis frères et par la séance plénière du C. C. et de la C. C. C. du P. C. de l'U. R. S. S. sur l'impossibilité de maintenir Zinoviev à la tête de l'I. C.

## Discours de Boukharine

(non daté, sans doute entre le 1<sup>er</sup> et le 3 novembre 1926)

Camarades,

Les discours des représentants du bloc de l'opposition qui se sont présentés ici, méritent quelques observations. Tout d'abord, un événement grave a fait sur moi une impression affreuse. Les camarades Kamenev, Trotski, Zinoviev ont défilé les uns après les autres, et se sont comportés tout simplement comme si rien de particulier n'était arrivé (*Cris* : « Tout à fait tranquillement »), comme s'il n'y avait eu que quelques petites divergences d'opinions.

Celles-ci ce sont même évanouies presque entièrement d'après Kamenev, lorsque les chefs de l'opposition ont eu fait leur déclaration à une certaine date et un point c'est tout. Cependant, il faut se souvenir surtout du passé et avec quel système d'opinion les camarades précités sont intervenus et ce que ce système d'opinions a causé à l'intérieur de notre parti à l'intérieur de l'I. C. De tout cela, du fait principal, fondamental, de ce qui est un décisif en fin de compte, ils n'ont rien dit. Je crois, pour ma part, que c'est là-dessus qu'il faut d'abord attirer l'attention.

### **Les déclarations de l'opposition. — Hier et aujourd'hui**

On sait qu'on nous a accusés de diriger notre parti sur la voie de « Thermidor ». A-t-on dit, aujourd'hui, un seul mot de cela ? Non, rien n'a été dit. A-t-on retiré ici ce qu'on avait dit, à savoir qu'il y a chez nous « une époque thermidorienne » ? Ils n'en ont rien dit, comme si cela n'avait pas été.

A-t-on parlé des « Cavaignac » ? A-t-on dit que nous étranglions le prolétariat ? Ceci a-t-il été dit ou non ? Cela a-t-il été dit par Radek, par Sapronov aussi ? Préobrajenski y a fait allusion et cette histoire a fait tout le tour du parti.

Les représentants de l'opposition ont-ils reconnu leurs fautes, ont-ils stigmatisé cette phraséologie qui, du point de vue du Parti, était criminelle ? (*Applaudissements.*). Pas un mot à ce sujet, pas un seul. Le camarade Trotski a-t-il dit que quelques représentants de notre Parti étaient les fossoyeurs de la Révolution ; l'a-t-il dit ou non ? Cela a été dit (*Cris* : « Honte ! ») Maintenant on n'en parle plus. Ce sont des choses futiles que de dire que le C. C., Staline et les autres sont les fossoyeurs de la révolution. Tout ceci est sans doute une bagatelle ! Mais tout

ceci, y compris les fossoyeurs de la Révolution, a été dit à la cellule « Aviopribor ». (*Cris* : « Il faut les rappeler à l'ordre. »)

A-t-on dit, ou non, que notre Parti sortait de la voie de la Révolution prolétarienne ? On l'a dit. Et ils se sont présentés ici comme si rien ne s'était passé.

A-t-on dit ou non à la session du Plénum du C. C. que la politique de notre Parti s'écartait des intérêts des larges masses ouvrières ? Cela a été dit par Kamenev, il l'a dit et écrit mais il n'a pas le courage de le répéter.

Le camarade Trotski a-t-il dit « qu'il s'en fallait de beaucoup que notre Etat soit un Etat prolétarien ? » Il l'a dit. Trotski n'a essayé qu'après de rectifier et de corriger le sténogramme, pour tromper le Parti, et il vient ici et il n'en parle pas et il n'exprime pas le regret d'avoir commis une énorme faute. Tout ceci sont des bagatelles, sans doute !

A-t-on dit ou non qu'il y avait à la tête de notre Parti une dégénérescence bureaucratique ; qu'il s'était formé une caste de gens qui se sont détachés des masses et que les couches inférieures de notre appareil d'Etat ont été submergées par les éléments paysans, dont on a fait plus tard des koulaks ? Et après avoir dit cela, le même Kamenev dit que celui qui mêle indifféremment le koulak avec le paysan est un criminel. En parlant ainsi, il se condamne lui-même.

Tout cela a-t-il été dit ? Oui. Et ces gens viennent et ne disent plus rien de tout cela. A-t-on dit ou non que notre Parti suivait une ligne favorable aux koulaks ? On l'a dit et ceux qui l'ont dit gardent ici le silence. A-t-on, dans la déclaration au Plénum du C. C., dit quelque chose sur le régime de notre Parti ? Le camarade Trotski a-t-il dit à cette tribune que l'appareil du Parti et les cercles dirigeants du Parti ont saisi au collet tout le Parti ? Et cela a été dit ! Mais après que le Parti a eu pris à la gorge notre opposition, ils ont fermé les yeux, comme s'il ne s'était absolument rien passé. (*Applaudissements.*)

L'opposition a diffusé un tract extraordinairement violent sous le titre : « La question ouvrière » dans lequel on compte entre autres une terminologie qui ne se distingue pas de la terminologie menchéviste et où on dit que maintenant les méthodes de bon plaisir qui régnaient avant la guerre dans nos fabriques y ont été réintroduites. Ceci a été écrit. Maintenant ils ne s'en soucient plus. Dans la session du Bureau politique relativement aux discussions sur la question anglaise, il a été répété que nous nous rapprochions de la IIe Internationale, que nous poursuivions une politique social-démocrate. Maintenant on n'en parle plus du tout.

C'est un côté de la chose. Mais, d'autre part, il me semble que le camarade Larine avait pleinement raison d'affirmer hier soir, dans son discours, que les camarades dont nous parlons, venaient ici en littérateurs et non en hommes politiques. Mais où est votre ligne politique encore une fois ? Où est votre ligne politique ? Le camarade vient et essaie de parler d'un milliard. Votre avez tous vu comme c'était pauvre et pitoyable. Qu'il s'agisse de 300 millions, de

700 millions eu d'un milliard peu importe à Zinoviev. — Il ne fait aucune différence entre ces chiffres. — Notre Parti est assez grand pour pouvoir, un crayon à la main, calculer aussi exactement que possible chaque chiffre, mais soudain un des chefs responsables de l'opposition paraît et dit : « Bien, si ce n'est pas un milliard, c'est 700 millions ou 300 millions. » Il n'y a point de différence dans ces chiffres pour lui. La deuxième question est celle des prix. Chaque camarade comprend très bien que maintenant la surface principale des frictions, entre la classe ouvrière et la paysannerie, est la question des prix. Nous avons entendu dire que Kamenev n'était pas d'accord avec Piatakov, que Piatakov n'était pas d'accord avec Kamenev, ni Trotski, que Trotski n'était pas d'accord avec Zinoviev, mais ce ne sont que des bruits et nous ne pouvons pas nous y fier. Mais nous savons que l'élévation des prix de vente est un coup contre la classe ouvrière, parce que c'est surtout la classe ouvrière qui souffre de la vie chère. Nous savons que cette ligne apporte une aide immédiate au koulak ; parce qu'avec des prix élevés le koulak peut acheter, mais non pas le paysan pauvre

Qu'est devenue maintenant cette ligne ? Qu'ont-ils dit à ce sujet ? Que le Parti doit réfléchir à cette question cardinale ? Des futilités, ce sont des futilités. Ils ont cependant combattu pour une amélioration dans le sens de classe et quand on insiste sur ces questions principales ils se taisent.

Pourquoi ne sont-ils pas intervenus dans ces questions économiques ?

Parce que leur point le plus faible c'est la politique économique, bien qu'ils aient fait beaucoup de bruit sur les questions économiques. En vérité dans la question fondamentale des prix ils se sont complètement fourvoyés. Ils se taisent ici parce que leur ligne est en fin de compte la ligne du trotskisme dont je ne sais si elle a été acceptée ou imposée au prix d'un accord ou de demi-concession, mais qui est en tout cas la ligne de l'ensemble de l'opposition. Et le parti a tout à fait raison de poser cet argument principal dans la plate-forme économique de l'opposition. Là-dessus rien n'a été dit, absolument rien. **C'est** la même chose en ce qui concerne les ressources à prendre dans le commerce ; la même chose pour toutes les questions principales de notre politique économique.

### **La « théorie » des discours « qui ont échappé »**

Pour donner à toutes ces choses quelque apparence de justification, le camarade Kamenev a « bien voulu » hier établir une théorie très amusante, que j'ai entendue pour la première fois dans une Conférence du Parti. Il a dit : « Ça n'a pas beaucoup d'importance ce que Zinoviev dit, cela a peu d'importance ce que celui-ci ou celui-là dit à l'Académie communiste cela n'a pas beaucoup d'importance, ce qu'a dit Préobrajenski. Il nous arrive de laisser « échapper » un mot, une phrase, un discours même. Voyez-vous ce chef politique remarquable de l'opposition, qui à une nature si impulsive qu'il peut même laisser échapper tout

un discours. (*Cris. Hilarité.*) On n'a qu'à prolonger cette démonstration. Il a « échappé », par exemple, au camarade Zinoviev tout un livre. (*Applaudissements. Rires.*) Mais le camarade Zinoviev, pour l'amour du bloc avec Trotski, a enlevé de son livre qui lui a « échappé », un grand nombre de pages qui étaient dirigées contre Trotski. (*Rires.*)

La théorie des choses échappées est une théorie particulière de la tactique de l'opposition. Tout ceci ce ne sont que des futilités. Peut-on se justifier avec cela ? Il est impossible de poser la question ainsi. Car de cette façon on peut se défendre contre n'importe quoi. Il est impossible de vous en tirer en disant que le mot « Cavaignac » vous a échappé, que le mot « Thermidor » vous a échappé, que l'expression « les fossoyeurs » vous a échappé, que la « déviation favorable aux koulaks » vous a échappé. N'y a-t-il pas déjà trop de choses qui vous aient échappé ? (*Tempête d'applaudissements. Rires.*)

Et même si tout ceci avait échappé dans une telle situation, la somme totale de toutes ces choses qui vous ont échappé forme une ligne politique définie, et l'axe de cette ligne politique, c'est d'estimer notre situation comme si nous avions dégénéré politiquement et économiquement.

## **Les causes de la capitulation de l'opposition**

C'est pourquoi le Parti à été obligé de poser la question principale de la Révolution et de dire fermement et nettement à tous les ouvriers organisés dans notre Parti, comme à ceux qui sont derrière notre Parti et marchent avec lui :

« Oui ou non, nous trompons-nous ? Sommes-nous dans la ligne juste de classe ou non ? »

De là le développement des questions principales de la Révolution ? Ce n'est pas du tout notre faute, c'est la faute de ceux qui ont mené l'offensive contre le parti avec le mot d'ordre de « Thermidor » et qui ont accusé notre Parti de dégénérescence « thermidorienne ». A cette position politique, à cette ligne correspondait une lutte de fraction caractérisée. Lorsque le camarade Trotski a achevé le tableau hier en disant que si tout cela avait été juste il aurait fallu recourir aux méthodes de construction d'un nouveau Parti il avait tout à fait raison. Mais, permettez, ne vous êtes-vous pas efforcés de construire un nouveau Parti dans les rangs de notre Parti ?

N'est-ce pas seulement après que le Parti vous eut fait toucher les épaules que vous avez renoncé à cette attaque ? Et que vous avez envoyé Ossowski pour présenter ce système de deux ou plusieurs Partis ? Oui, vous l'avez envoyé. Kamenev et Trotski ne se sont-ils pas prononcés contre l'exclusion d'Ossowski ? Oui ils ont voté contre. N'avez-vous pas sacrifié l'enseignement de l'organisation léniniste, pour la liberté des fractions et des groupes ? Vous l'avez sacrifié suivant une logique nettement définie. N'aviez-vous pas compris que vous vous

écartiez des fondements du léninisme ? Vous l'avez très bien compris. Et pour essayer de vous justifier vous avez dit que vous construisiez contre le Parti de Thermidor, un Parti juste et que pour construire ce Parti juste, il vous fallait détruire l'ancien Parti. C'est pour cela que vous avez commencé à parler de la liberté des fractions et des groupes ; de ce point de vue il est tout à fait naturel qu'il vous fallait détruire toutes les normes à l'intérieur du Parti. Vous vous êtes rassemblés pour diriger vos coups contre le Parti.

Comme ce numéro n'avait pas eu de succès comme cette tactique qui dérivait complètement de votre orientation politique fut repoussée (C'est inexact, comme l'a dit Trotski que nous avons tous frappé plus fort que les moyens et les buts ne le justifiaient), quand les ouvriers vous ont mis sur la bonne route et quand ils vous eurent montré que vous vous heurtiez au mur de notre Parti, c'est seulement alors que vous avez battu en retraite. Et même alors, vous avez fait encore une tentative : le voyage de Zinoviev à Leningrad, comme on le sait, pour voir son petit papa malade, qui se trouva être un ouvrier de la fabrique Poutilov. Ce fut la dernière tentative entreprise pour extérioriser le sentiment des masses ! Et lorsque vous avez vu à Leningrad, que tous comme une digue protégeaient le Parti, c'est alors seulement que vous avez commencé à penser : peut-être ne sont-ils pas si dégénérés qu'ils nous paraissaient.

Vous pouviez faire ce redressement de votre conscience, mais vous auriez dû ensuite venir dire ici, que les ouvriers vous ont obligés à réfléchir. Mais vous n'avez rien dit ; comme il résulte des discours des représentants de l'opposition — aussi bien de Kamenev que de Zinoviev et surtout de Trotski. Vous restez absolument sur votre première position. (*Cris* : « C'est juste ! ») et c'est le sens de votre discours.

Aujourd'hui vous affirmez avoir battu en retraite parce que vous avez eu peur d'une catastrophe. La catastrophe, dites-le carrément, était-ce la scission du Parti ? Trois hommes éliminés du Parti voilà en quoi consistait toute la scission ! (*Hilarité.*)

Actuellement il ne peut y avoir de scission, parce que tout le Parti est entièrement uni et toutes les considérations qui, hier, présageaient la ruine en rapport avec la catastrophe, tous ces cris et grincements, c'est la crainte du camarade Zinoviev avec sa vanité désemparée, parce que vous voyez le sol même se dérober sous vos pieds. C'est une catastrophe, mais c'est une catastrophe pour quelques chefs politiques et non une catastrophe pour notre Parti. (*Applaudissements.*)

## **Qui s'appuie sur l'autre dans le bloc d'opposition ?**

Maintenant, camarades, nous voyons avec quelle position et quelles pensées les camarades de l'opposition se présentent. Je dois vous dire que dans ces derniers temps, ceux-ci, et surtout le camarade Trotski connu par sa suffisance, soutiennent cette pensée

remarquable que c'est dans leurs poches qu'on trouve le bagage idéologique le plus important tandis que le Comité central sous ce rapport est comme le pauvre d'esprit de l'Évangile. (*Hilarité.*)

Quel est donc ce bagage idéologique que l'opposition propose comme une chose nécessaire à l'étude du Parti ?

Camarades, j'en viens immédiatement à ce qu'a développé le camarade Trotski.

Une seule remarque préalable, tout ceci, actuellement a cessé d'être une tragédie, c'est devenu une farce. (*Cris : « C'est juste! »*)

Si le camarade Kamenev vient dire sur les questions où il est d'accord avec le trotskisme : « Moi, Kamenev, je m'unis aujourd'hui à Trotski, comme Lénine s'est uni à Trotski et s'est appuyé sur lui ! » On ne peut répondre que par un éclat de rire homérique.

Regardez, regardez, quel nouveau Lénine. Ce que vous voyez, et ce que nous voyons tous très bien, c'est que les camarades Kamenev et Zinoviev s'appuient d'étrange manière sur Trotski. (*Longue hilarité, applaudissements.*)

Et le camarade Kamenev, du fond de l'hégémonie idéologique de Trotski, crie d'une voix un peu enrouée : « Je m'appuie sur Trotski (*Hilarité*) tout à fait comme Lénine. » (*Hilarité.*) Quelle remarquable prétention ! Vraiment n'est-ce pas une farce que tout ceci ? N'est-ce pas une comédie ? Evidemment, c'en est une, une vraie comédie, à laquelle personne ne donne créance.

## **La signification actuelle de la théorie de la Révolution permanente**

Permettez-moi, camarades, de passer aux conceptions du camarade Trotski. Le Parti a déjà depuis longtemps, sous une forme où sous une autre, discuté la question de la Révolution permanente. Entre autres, en 1923, avec l'aide, le soutien direct et même sur la demande des camarades Zinoviev et Kamenev. Chacun sait que toutes nos questions politiques et économiques, qui sont décisives et se rapportent aux principes, s'appuient sur la question des forces de classes dans notre pays. Or le camarade Trotski vient nous dire : La question de la révolution permanente n'a rien de commun avec cette chose. La théorie de la révolution permanente ne présuppose-t-elle pas en premier lieu une estimation déterminée des rapports de classes dans notre pays ? Et notre camarade Trotski, dans sa lettre au camarade Olminski, n'a-t-il pas écrit que son estimation a été généralement confirmée. Les camarades Zinoviev et Kamenev ne se sont-ils pas trompés lorsqu'ils ont établi une corrélation entre la discussion de la question de la révolution permanente et la discussion des questions de notre politique économique, de la réforme de l'argent, de la politique des prix, etc. ?

Si vous vous êtes trompés, veuillez avoir la bonté de venir et de nous dire : Nous nous sommes trompés, la révolution permanente n'a rien à faire avec ces questions. Mais vous vous



êtes tu. Voilà « la hauteur de vos principes », voilà « votre grandiose bagage théorique et idéologique » ! Quant au camarade Trotski, il dit carrément : Cela n'a rien à faire avec nos querelles. Mais si, cela a tout à fait directement à faire avec elles !

Vous pouviez vous plaindre, écrire au C. C. Analysez toutes ces grandes questions fondamentales. Vous auriez pu prendre cette position si vous n'aviez pas lancé l'accusation de « Thermidor », mais, comme vous nous avez accusés de déviation thermidorienne, nous regrettons beaucoup, mais nous ne pouvons pas oublier.

Lénine a déjà dit du camarade Trotski qu'il prend chez l'un ou chez l'autre, sans qu'on s'y reconnaisse, ce qui lui plaît, et qu'il s'efforce de prendre ce qu'on ne doit pas prendre. Le camarade Trotski a dit hier : « La théorie de la Révolution avec tous ses traits exacts et inexacts ». Permettez, qu'est-ce qu'il faut entendre par « inexact » ? A qui le camarade Trotski a-t-il fait savoir cela ? Quand avons-nous entendu dire par Trotski ce qu'il trouve exact et ce qu'il trouve inexact ? Jamais, pas une seule fois, nous ne l'avons entendu. Si Trotski avait bien voulu nous dire n'importe quand ce qu'il considère comme exact et ce qu'il considère comme inexact ! Mais ses dernières œuvres disent que c'est le bolchévisme qui a beaucoup appris, que c'est le bolchévisme, qui, d'après Trotski, est venu au trotskisme, à la théorie de la révolution permanente, et nous ne savons rien de plus. Nous ne sommes pas obligés de savoir ce que le camarade Trotski va nous communiquer.

Mais ce qu'il nous a fait savoir hier est très intéressant. Il a commencé à nous dire qu'un essor de l'économie socialiste est impossible chez nous sans une aide étatique de l'extérieur. Je considère cela comme une affirmation très importante. En effet, les camarades Trotski, Kamenev et un grand nombre d'autres se représentent la chose — et en ceci ils ont raison — comme devant nécessairement progresser à une allure de plus en plus rigide, de plus en plus fébrile et dans la résolution du C. C., on dit qu'il faut que nous rattrapions et qu'ensuite nous dépassions l'économie mondiale et le niveau de l'économie mondiale.

Mais permettez-moi de poser la question suivante. Si l'essor de l'économie socialiste est impossible sans aide d'Etats extérieurs, comment, mes chers amis, rattraperez-vous sans cette aide des Etats, l'Europe et les autres pays ? Venez ici et dites-nous : « Tant que la révolution internationale n'aura pas vaincu, on ne pourra rien dire sur l'allure dont il est question dans la résolution du P. C. » Essayez de venir dire cela ! Prouvez cela ! Qu'est-ce que les ouvriers vont en dire ? Vous savez bien que c'est impossible. Aussi, n'avons-nous pas écrit des balivernes de ce genre, à la Zinoviev — 700 millions, un milliard — dans notre résolution — rien d'insensé, mais nous avons écrit que nous considérons ce rythme de développement comme possible. Nous sommes d'avis que les forces internes et les sources matérielles internes de notre pays permettent cette allure. Je ne veux pas traiter à fond cette question, je ne fais que la développer.

Et pourtant, vous dites que la question de la révolution permanente n'a rien à faire avec cette question. Oh ! Pardon, elle a beaucoup à faire avec elle.

## **Des forces internes de notre révolution**

Je prends maintenant, camarades, la deuxième question. C'est la question dont le camarade Trotski a parlé (il en a parlé de façon plus heureuse que les autres avec un très grand élan ; il est vrai que ce n'est pas l'élan de l'économie socialiste, mais de son propre esprit). L'argumentation la plus importante du camarade Trotski est dirigée contre la notre dans la question de l'édification du socialisme dans un seul pays. Nous prétendons qu'il est nécessaire de faire une distinction entre la question de l'estimation de nos forces internes (il s'agit ici d'une autre façon de formuler la question, du caractère de notre révolution) et la question de l'intervention. Le camarade Trotski est arrivé ici, il s'est moqué énormément en disant que lorsqu'on écrit sur cette question, c'est qu'on est l'incarnation typique « d'un esprit métaphysique », qu'on n'a pas du tout le droit de poser ainsi la question, qu'on n'a pas du tout le droit de séparer l'intervention des questions intérieures et, qu'en général, les choses intérieures et extérieures s'interpénètrent.

Bien, nous reparlerons de cette interprétation. Mais je vais me permettre d'abord de faire une seule citation de Lénine. Voici ce que Lénine disait dans son article : « L'économie et la politique à l'époque de la dictature du prolétariat ». Il dit d'abord que le rassemblement de céréales marche de l'avant, que nous avons fait quelques progrès, etc. Je vous prie, camarades, d'écouter avec toute l'attention nécessaire cette citation tout à fait remarquable.

Lénine écrit :

« Que les bourgeois de tous les pays et leurs suppôts directs et indirects (les socialistes de la II<sup>e</sup> Internationale) mentent et calomnient à leur guise, une chose est hors de doute : du point de vue du problème économique principal, la victoire est assurée chez nous à la dictature du prolétariat, la victoire du communisme sur le capitalisme. Aussi la bourgeoisie du monde entier se déchaîne-t-elle contre le bolchévisme, organise des campagnes, des conspirations contre les bolcheviks, parce qu'elle comprend très bien l'inéluctabilité de notre victoire dans la transformation de l'économie collective si l'on ne nous écrase pas par la violence militaire et parce qu'elle sait qu'elle ne réussira pas si facilement que cela à nous écraser. »

Lénine sépare-t-il ici l'intervention du développement interne de notre situation économique ? Sans aucun doute, il les sépare. Comment pose-t-il la question ? Il la pose exactement, trait pour trait, comme nous la posons : si la bourgeoisie ne réussit pas à nous écraser par la violence, on peut, du point de vue de la situation intérieure des forces économiques dans notre pays, régler d'une façon tout à fait positive et jusqu'au succès définitif la question de l'édification socialiste. C'est une façon claire, définie de poser la question. Que le

camarade Trotski vienne à la tribune dire : « Lénine est connu comme un métaphysicien, car on ne peut pas séparer l'intervention des questions de l'édification interne, on ne peut pas séparer les ressources économiques du danger de guerre. » Tout ceci convient à Lénine comme mon poing sur votre œil. Ce fut toujours la pensée de Trotski, ce fut le centre de ses observations, ce fut la flèche principale qu'il lança contre ceux qui défendent le point de vue de la C. C., mais cette flèche, était une flèche de Parthe, elle est revenue contre Trotski lui-même, parce qu'on n'a pas le droit de se référer à Lénine quand on soutient la théorie de la révolution permanente. La théorie de la révolution permanente n'est pas une théorie léniniste.

Le camarade Trotski a dit qu'il y a chez Lénine une citation concernant la collaboration active du prolétariat d'autres pays avec le prolétariat de notre pays et que la victoire définitive dans notre pays est impossible sans cette collaboration. C'est tout à fait juste, mais il ne s'agit pas de cela. Répondez à cette question : Etant données les ressources économiques internes de notre pays, étant donnée la dynamique des forces, est-il possible de mener jusqu'au bout l'édification du socialisme, si l'intervention ne nous en empêche pas ? Est-ce possible, oui ou non ? C'est ainsi que Lénine a posé la question. Soutenez-vous cette citation, de Lénine, oui ou non ? Vous solidarisez-vous avec lui ou non ? Oui ou non, nous voulons une réponse claire.

Il faut que vous sachiez, camarades, que la citation faite dernièrement par le camarade Zinoviev se retourne complètement contre lui. Lorsque Lénine dit que nous avons tout ce qui est nécessaire et suffisant pour l'édification du socialisme, à condition que des complications internationales n'y fassent pas obstacle. Lénine distingue justement les facteurs internes et les facteurs externes et il les sépare dans son analyse.

Sur ce point, Trotski a imaginé l'exemple suivant : que si l'on se promène tout nu au mois de janvier sur le trottoir, on aura de la peine à faire abstraction de la température. Je suis d'accord avec lui sur ce point, c'est difficilement possible. Mais qu'il y ait des individus ou des membres du parti ou de l'opposition qui posaient la question de savoir si cet individu qui est obligé d'aller nu, a des pieds et s'ils se mettaient à douter de l'existence de ses pieds, on peut aussi poser la question de la façon suivante. Comme cet individu n'a pas de pieds, il ne pourrait pas, quelle que soit la température, se promener. Pour marcher, il faut d'abord avoir des pieds. Vous voyez bien que l'analogie qui s'appuie sur l'esprit n'a pas de valeur. Posons la question ainsi : Si ce jeune homme avait des pieds, on ne lui aurait pas volé ses pieds. La déviation en faveur du koulak ne lui aurait pas scié les pieds. Si l'on pose la question de cette façon, nous sommes tout à fait en droit de faire abstraction pour un moment de la température afin d'examiner la question encore plus importante des pieds. Bien que les pieds soient en corrélation avec la température, il n'en faut pas moins distinguer d'une part les pieds et d'autre part la température. (*Applaudissements.*)

Le camarade Trotski brouille les choses de la même façon lorsqu'il fait cette observation

étrange : Eh bien quoi ! la guerre est la guerre, vous vous effrayez, l'intervention est la guerre, mais la guerre est la suite de la politique par d'autres moyens, mais la politique est de l'économie concentrée. Quelle divergence d'opinions y a-t-il là ? Est-ce que ce n'est pas la même chose, qu'il y ait guerre ou non ? Regardez-moi ce dialecticien spirituel. Mais il a fait une confusion tout à fait inadmissible. C'est une chose que deux choses en corrélation, mais c'en est une autre que l'identité de ces choses. Si l'on part de la question telle que l'a posée le camarade Trotski, on peut en tirer la conclusion directe que c'est la même chose, ou de faire du commerce avec les puissances étrangères ou de faire la guerre contre elles. (*Hilarité, applaudissements.*)

Naturellement, lorsque des puissances étrangères font du commerce avec nous, elles s'efforcent de nous faire tout le mal possible, autant qu'elles le peuvent. Quand elles font la guerre, elles poursuivent la même politique mais avec d'autres moyens plus acérés. Il en est de même de notre commerce intérieur et extérieur et de nos guerres lorsque nous en faisons. Mais on ne peut pas en tirer la conclusion à rebours comme le fait le camarade Trotski qui n'aime pas parler de choses métaphysiques et qui croit que parce qu'il n'existe rien de métaphysique, on peut tout mettre dans le même sac, comme Trotski, Zinoviev, Chliapnikov et Medvedev l'ont fait dans leur bloc unifié. Il faut pourtant distinguer certaines choses là aussi.

Il me semble qu'il faut régler trois sortes de questions quand on examine le problème de l'édification du socialisme dans un seul pays. La première, c'est la question des ressources internes et de la liaison interne des forces, c'est essentiellement la question de caractère de notre Révolution. La deuxième, c'est la question de l'intervention et du danger d'un écrasement par les armes de la part de la bourgeoisie et, enfin la troisième, c'est la question de la pression de l'économie mondiale sur nous. Je crois qu'il faut répondre ainsi à ces questions. La liaison interne de nos forces et nos ressources internes suffit pour édifier complètement la société socialiste. Une garantie contre la guerre ne peut être fournie que par une Révolution internationale victorieuse. La pression de l'économie mondiale est une difficulté énorme pour nous, mais une difficulté qui n'est pas insurmontable. C'est ainsi qu'il faut poser la question. C'est ainsi qu'il faut répondre aux questions qui sont posées ici.

Il y a encore une autre argumentation du camarade Trotski qui a prétendu que la question disparaît si la révolution internationale est victorieuse. Il raisonne comme si nous étions d'avis qu'une victoire de la Révolution internationale est impossible dans la décennie qui vient. C'est une façon calomnieuse de poser la question, c'est une déformation calomnieuse de nos conceptions.

Qui a dit, et quand ayons-nous dit que nous écartions, pour des dizaines d'années, l'idée d'une révolution internationale ? Où cela a-t-il été dit. Qui l'a dit ?

Si quelqu'un l'a jamais dit, c'est l'ex-communiste Maslov qui agit maintenant, la main

dans la main, avec le camarade Zinoviev. C'est lui qui l'a dit, nous ne l'avons jamais dit nulle part. On ne nous a jamais lu sur ce point une seule phrase, une seule citation, un seul mot. Evidemment, on peut dire que la vie qui fait disparaître toute sorte de questions fait disparaître également les questions qui sont l'objet de divergences d'opinions. C'est tout à fait exact, mais renoncer seulement parce que ces questions disparaîtront dans l'avenir, à les discuter dans le présent, il n'y a que Trotski qui soit assez habile à poser ainsi la question.

Le camarade Trotski a déclaré que ce qu'il a écrit en 1922, il l'a fait sous l'angle de vision de 1925, mais cela signifie seulement qu'il veut s'en tirer avec des tours de prestidigitateur. C'est un tour de prestidigitation. Mais nous, nous voulons fixer les perspectives de notre développement et répondre à cette question : Pouvons-nous édifier le socialisme ou non ? Pouvons-nous partir du fait que nous pouvons compter sur la victoire ? Cette question n'est pas du tout superflue. Car s'il était impossible dans notre pays, par le fait de la liaison interne des forces, de mener le socialisme jusqu'à la victoire économique, il est tout à fait naturel que nous ne continuerons à vivre qu'aussi longtemps que nous continuerons à faire des concessions, et que nous battons en retraite à cause du recul de la Révolution mondiale. Alors, il est évident que le fait de vivre en attendant la Révolution mondiale en recul, nous oblige à partir d'un certain moment à dégénérer par suite d'une modification dans notre caractère de classe. Voilà une déduction faite suivant toutes les règles de l'art.

C'est pourquoi il est tout à fait naturel qu'on ait fait circuler tous ces bruits de « Thermidor », de « Cavaignac », « la sortie des rails » et autres choses du même genre parce qu'on a dit que ce processus était déjà allé trop loin. On a dit qu'il n'y avait pas de conditions internes objectives pour l'édification du socialisme, que la Révolution internationale ne venait pas, que nous sommes au pouvoir, que la NEP n'est qu'une retraite, que les décisions de la XIV<sup>e</sup> Conférence du Parti ne sont qu'une retraite faite dans la huitième année de la dictature prolétarienne, que c'est dans la huitième année de la dictature prolétarienne que nous faisons une retraite sur les points les plus importants, mais qu'on ne peut pas faire tout le temps une retraite ni jeter du lest comme du haut d'un ballon et que, d'une façon comme de l'autre, la dégénérescence va commencer. C'est pourquoi on a commencé avec « Thermidor », avec « Cavaignac ». Voyez-vous comme on a tout lié ensemble.

Je m'étonne que des gens à l'intelligence cultivée ne puissent pas comprendre pourquoi il faut dans cette situation poser la question des forces internes de la Révolution. Mais, mes chers amis, parce que si vous répondez de façon négative à cette question, les Cavaignac, pareils au diable qui sort de sa boîte, vont sortir aussi. C'est ainsi qu'il faut poser la question. Tout est lié ensemble chez nous. Ne faites donc pas les innocents ! Ne vous comportez pas comme des gens qui ne peuvent pas voir la corrélation des choses. Nous ne vous croyons pas. Vous vous êtes bien liés. Mais voilà, vous vous êtes trompés dans vos calculs bien que vous ayez su lier les

choses ensemble. C'est pourquoi vous n'avez pas le droit de vous plaindre que le Parti pose la question des choses internes de notre Parti, c'est-à-dire la question des choses internes de notre Révolution.

Que fait maintenant le camarade Trotski pour continuer à justifier sa théorie ? Je crois qu'il joue un jeu absolument indigne avec Lénine. Le camarade Trotski recommence, comme au temps où il prétendait que le bolchévisme avait appris et qu'il avait mis un costume trotskiste. Le Parti ne peut pas permettre un jeu de ce genre. Il faut dire carrément tout de suite quelles sont les choses qu'on reconnaît et quelles sont les choses qu'on ne reconnaît pas. Regardez ce qu'a fait Trotski. Il est venu nous demander : Qu'est-ce qu'a écrit Lénine avant la Révolution de 1905 ? Qu'est-ce que dit Lénine au Congrès de Stockholm ? Lénine a dit et écrit qu'après la victoire de la Révolution le paysan moyen deviendra inévitablement contre-révolutionnaire et que cet élément contre-révolutionnaire nous mettra dans une situation délicate. Et alors Trotski continue : Voyez-vous les prédictions de Lénine, (je montrerai plus tard que Lénine n'est qu'un pseudonyme pour Trotski) ne coïncident-elles pas avec mes prédictions, et les luttes avec Makno et à Cronstadt et ceci et cela ?

De quoi Lénine a-t-il parlé au Congrès de Stockholm avant la Révolution de 1905 ? De la révolution bourgeoise. N'est-il pas vrai ? C'est la vérité. Qu'avons-nous alors supposé ? Que s'il n'arrive point d'aide de la part du prolétariat socialiste, un gouvernement qui réalise pour un temps la dictature du prolétariat et de la paysannerie ne pourra moins faire que de tomber, étant donnés les rapports internes des forces. Pourquoi ? Parce qu'une fois la féodalité supprimée, étant donnés les instincts capitalistes de propriété privée qu'on ne peut pas retenir et qui trouvent, au contraire, le plus grand champ d'action, la paysannerie s'engagerait complètement dans la voie de l'évolution capitaliste. Le rôle révolutionnaire progressif de la paysannerie, dans la situation du développement capitaliste deviendrait nul, le prolétaire de l'Etat bourgeois démocratique ne pourrait pas maintenir l'alliance avec la masse des petits possédants qui se développeraient dans le cadre capitaliste. On n'avait pas supposé d'autres voies.

La prédiction de Lénine, étant donnée cette situation, était-elle fausse ? Elle était absolument juste. Est-ce que la question d'aller plus loin se posait alors du moins avec une telle acuité ? Lorsque nous y avons fait allusion, il s'agissait, dans le discours de Stockholm, de la révolution bourgeoise. Lorsque Lénine a parlé du soulèvement de la paysannerie, il a supposé le type bourgeois de développement de cette paysannerie. Trotski vient maintenant nous dire : Ces prédictions de Lénine se sont réalisées et comme j'ai dit sur la révolution socialiste presque la même chose, cela signifie que mes prédictions se sont également, en partie, justifiées. Qu'est-ce que cette tendance ? C'est une tendance théorique tout à fait indigne. (*Staline* : « C'est un tour de pickpocket. ») Considérons maintenant ce qui ne s'est pas confirmé. Laissons

Lénine de côté, il n'a rien à faire ici, il a développé des questions tout à fait différentes et seul le camarade Trotski, de son doigt habile, a été les chercher pour les lier aux problèmes que nous examinons maintenant, mais nous allons couper ce fil parce qu'il est tout à fait artificiel.

Que dit Trotski ? Qu'il parle en son propre nom et non en celui de Lénine ! Qu'il ne se présente pas sous le pseudonyme de Lénine ! Cela vaudra beaucoup mieux. Théoriquement cela sera plus honnête et plus utile pour le parti. Trotski a dit : le prolétariat se saisira du pouvoir; étant donnée la prépondérance numérique de la paysannerie qui sera inévitablement contre-révolutionnaire, le prolétariat ne maintiendra pas ce pouvoir sans l'aide étatique du prolétariat international. Il n'a pas seulement dit cela en 1905, il l'a répété en 1922. Mais il aurait fallu que cela se confirmât au cours de notre Révolution. Or, il dit que cela s'est confirmé partiellement. Je crois que c'est le contraire qui s'est confirmé, car Lénine avait parfaitement raison quand il disait que la guerre civile a raffermi l'alliance de la paysannerie et du prolétariat, mais que c'était une forme d'alliance militaire. Il y a eu des hésitations parmi les paysans moyens. C'est vrai. Il y en a eu aussi parmi les paysans pauvres. Et je dis qu'aux moments particulièrement difficiles, il y en a eu même au sein du prolétariat. Il suffit de rappeler les journées de Cronstadt, mais peut-on mettre dans le même sac les lignes fondamentales de nos forces de classe avec les hésitations de l'état d'esprit des différentes classes. La ligne générale de notre développement consiste dans le fait que nous avons lié à nous la paysannerie. Quand Trotski dit que le conflit, et par conséquent la chute est inévitable, il en ressort exactement le contraire de ce que nous avons dit et que c'est quelque chose de différent qui s'est confirmé. C'est l'alliance avec la paysannerie qui s'est réalisée. Or, Trotski vient ensuite et nous dit : Tout, beaucoup s'est confirmé. C'est une nouvelle prétention pour sortir, sous le masque de Lénine, la théorie de Trotski qui ne s'est pas confirmée au moindre degré.

## **De la déviation social-démocrate de l'opposition**

Une petite remarque au sujet de la question suivante. Hier le camarade Trotski s'est mis terriblement en colère parce qu'on l'avait comparé à Otto Bauer. « Permettez, comment peut-on me comparer à Bauer ? » (*Staline* : « Est-ce que Bauer ne s'est pas mis en colère aussi ? ») Je n'ai pas de relations avec lui. (*Hilarité.*) Trotski a dit ensuite : « Comment peut-on me comparer à Bauer, n'ai-je pas écrit contre Kautsky et contre Bauer, n'ai-je pas fait, sur l'ordre du Parti, tel ou tel travail utile ? » C'est juste, Trotski a écrit contre Kautsky, il a écrit contre Bauer. S'il n'avait pas écrit contre Kautsky et contre Bauer, il ne se distinguerait en rien d'eux et nous n'aurions rien à dire alors au camarade Trotski.

Mais pourquoi le camarade Trotski s'est-il dérobé devant la réponse à cette question : En quoi ses conceptions se distinguent-elles des citations de Bauer qu'on a données dans la résolution ? (*Interruption* : « Cela ne se rapporte pas à lui. ») Peut-être que la question ne le

touche pas, comme ça ne touche pas la théorie de la révolution permanente. Ce n'en est pas moins, aussi bien par la forme que par le fond, une théorie trotskiste. Otto Bauer ne dit-il pas que le prolétariat à lui seul ne se maintiendra pas au pouvoir dans un pays rural aussi rétrograde que la Russie et que sa chute est inévitable.

Exactement comme chez Trotski !

Mais Trotski a fait d'habiles tours de passe-passe. Il a pris une phrase sur le degré de civilisation des paysans et il a dit : « Permettez, que cette formule sur le degré de civilisation des paysans est d'un goût douteux ! » Mais il n'a pas dit mot de la chute. Or, le fait, c'est qu'Otto Bauer dit que, la paysannerie, éduquée partiellement par la dictature prolétarienne se donne sa propre culture suivant le degré de croissance de son esprit de classe. C'est une pensée politique. Qu'est-ce que la culture paysanne a à faire avec cela ? Mais qu'est-ce que le camarade Trotski nous a dit au sujet de la « chute » ? Pas un mot. Pas le moindre petit mot contre cette pensée politique centrale. Absolument comme s'il n'y avait rien eu.

Nous voyons là un moyen typique de prendre la tangente. Il a pris cette même culture paysanne et il s'est mis à se retrancher derrière ce petit mot. Mais en ce qui concerne la pensée politique qui y est contenue, cela ne nous regarde pas, nous ne savons rien. Que Pouchkine se débrouille là-dedans. (*Hilarité.*)

Il y a encore un argument : « Vous dites que nous avons une déviation social-démocrate ? Comment cela ? Nous demandons des salaires plus élevés pour les ouvriers, une exonération d'impôts pour 40% des paysans pauvres et nous ne voulons pas entrer dans l'Internationale d'Amsterdam. Voyez, quels bonnes gens nous sommes ! » Mais je vous demande : si notre développement prenait le chemin d'Ossowski — que le Dieu communiste nous en préserve ! — et si nous avions au Congrès mondial une fraction bourgeoise purement parlementaire (*Staline* : « menchévik ! »), je ne parle déjà plus de menchéviks, mais même si nous avions une fraction bourgeoise, ne croyez-vous pas qu'elle se sentirait le plus grand amour pour les ouvriers ? Oui, elle se prononcerait pour la journée de 7 heures, elle dirait que nos ouvriers sont dans la pauvreté et dans la misère, qu'il faut améliorer leur situation, etc. Pourquoi le dirait-elle ? Parce qu'il lui faudrait s'appuyer sur les masses, afin de nous évincer. Mais ensuite elle briserait la journée de 7 heures. Voyez si la presse menchevique n'écrit pas que les ouvriers gagnent peu, qu'il faut faire de l'agitation, qu'il faut déclencher des grèves avec ce mot d'ordre ? Mais voilà le camarade Trotski qui dit : « Qu'y a-t-il là de social-démocrate ? » Mais cela signifie seulement que vous n'avez pas compris le mécanisme principal du développement des forces politiques. Mais qu'y a-t-il là de réellement, de foncièrement social-démocrate ? Ce qui est réellement, foncièrement social-démocrate, c'est que un Thermidor en est l'aboutissement à peu près inévitable.

Mais le camarade Trotski s'est encore servi d'un autre argument. Il dit : « Si nous disons



que tout est perdu, expliquez-nous pourquoi nous proposons de dépouiller la paysannerie ? Personne ne nous répondra : C'est déjà un argument terrible ! »

Il n'y a rien de terrible là-dedans. Ce n'est que votre façon de poser la question qui chez vous est d'une logique furieuse. Mais nous ne sommes nullement obligés de l'accepter. Nous avons vu que vous avez été logique dans toutes vos constructions idéologiques. Mais pourquoi proposez-vous de dépouiller la paysannerie ? Ce n'est évidemment qu'un geste de désespoir chez vous. Vous croyez que notre situation empirera de plus en plus, que nos difficultés croîtront d'année en année, vous supposez que l'on ne pourra s'en tirer que par un effort surhumain.

C'est la psychologie des gestes de désespoir, des efforts surhumains, d'une volonté impulsive, si caractéristique chez le camarade Trotski.

Nous, nous sommes pour un cours plus calme, pour une politique plus pondérée et plus persuasive, qui donne de meilleurs résultats. Le discours du camarade Trotski nous montre qu'il n'a abandonné aucune de ses idées principales (*Staline* : « Très juste ! »), qu'il a gardé tout son bagage soi-disant idéologique, sur lequel il veut coller, malheureusement avec une très mauvaise colle, une étiquette léniniste. Et que maintenant les camarades soient offensés parce que nous nous voyons dans l'obligation d'expliquer au Parti cette phraséologie, parce qu'il nous faut mener une lutte idéologique, si nous sommes obligés de le faire c'est parce que nous nous trouvons en présence de la conception trotskiste. Trotski ne veut pas apprendre, il ne veut pas réfléchir sur le problème jusqu'au bout, il cherche à contourner le problème principal, en cachant le trotskisme sous un pavillon léniniste.

## **De l'esprit de la capitulation de l'opposition et de la falsification de l'histoire du Parti**

Je passe maintenant au second héros de l'opposition, au camarade Kamenev. Il croyait au début de son exposé pouvoir nous chloroformer — ou provoquer un effet énorme, en s'écriant : « Devant qui mettons-nous bas les armes ? Mettons-nous bas les armes devant les gens de la NEP, mettons-nous bas les armes devant le monde capitaliste, mettons-nous bas les armes devant la social-démocratie ? », etc. « Comment pouvez-vous croire cela ? » Mais je vous le demande : Lorsque Lénine a caractérisé votre attitude dans les journées d'octobre en l'appelant « un pessimisme criard », devant qui avez-vous alors mis bas les armes ? Naturellement vous ne les avez pas déposées pour rendre service à la bourgeoisie, mais vous avez estimé les forces intérieures comme si tout était mauvais chez les ouvriers, et tout bon chez la bourgeoisie. Lorsqu'en ce moment la bourgeoisie vient nous dire : Regardez, dans la vieille société capitaliste on paie tant et tant l'ouvrier ; ou lorsque Smirnov, sous le pseudonyme de Meislin, écrit dans le *Bolchevik* que nous sommes en train de créer une armée de réserve,

dépassant celle dont la bourgeoisie nous avait dotés ; ou lorsque l'opposition atténuée nos succès et conquêtes, et lorsqu'elle trouve que rien, ne va bien chez les ouvriers, alors que tout va bien dans la bourgeoisie, ce n'est que du pessimisme criard. Lorsque vous prophétisez un Thermidor, une dégénérescence dans un esprit de désagrégation et que vous rassemblez autour de vous des éléments sans valeur, alors vous capitulez objectivement devant la bourgeoisie, aussi bizarre que cela puisse paraître. (*Interruption* : « C'est juste ! »).

Le camarade Kamenev a cru utiliser un excellent atout lorsqu'il a dit que depuis la révolution de février personne n'avait posé la question de l'estimation de notre révolution et que seul Boukharine avait soulevé cette question dans la résolution du Bureau de la région de Moscou. Il vous a donné lecture de la même résolution, que Zinoviev a reprise, grâce à la formidable unanimité dans les rangs de l'opposition. Il faut que je dise ce que tout le monde sait, que c'est moi qui ai reconnu le premier de tout le groupe des communistes de gauche mes fautes de communisme de gauche. Néanmoins je ne peux pas passer sous silence les observations du camarade Kamenev, qui de par ses fonctions mêmes doit nécessairement connaître l'histoire du Parti. Ce n'est pas moi qui ai écrit cette résolution, mais le camarade Stukov qui se trouve actuellement dans les rangs de l'opposition. Pourquoi, pour m'exprimer poliment, cette falsification du document ? Cela ne peut pas se faire. De même que le camarade Trotski l'a fait en attribuant le trotskisme à Lénine, Kamenev répète ce tour de prestidigitacion, tout en sachant bien que ce n'est pas vrai. C'est le camarade Stukov qui avait pris la parole sur cette question et je le répète, le camarade Kamenev, en raison même de ses fonctions, ne peut moins faire que de connaître l'histoire du Parti. Il n'était pas nécessaire, me semble-t-il, de recourir à une falsification. Lorsque le camarade Kamenev souligne que personne n'a fait de nouvelle tentative après avril pour analyser autrement les forces de classes, je dis : Cher camarade Kamenev, vous avez tout simplement « avalé » vos fautes d'octobre. Est-ce que vous faites disparaître votre bagage d'octobre, vos fautes d'octobre ?

Vous vous êtes bien appuyé sur quelque chose. Ou était-ce tout simplement un bavardage quelconque de jeune rêveur qui, pour une raison quelconque, croyait devoir se prononcer contre l'insurrection ? Pourquoi nous parlez-vous de toutes sortes de péchés et pourquoi cachez-vous ce qui s'est passé après avril, lorsque vous vous êtes efforcé de réviser la ligne de l'appréciation de notre Révolution. Mais, permettez, toutes vos fautes d'octobre viennent de là et se sont appuyées sur cette appréciation. Et maintenant, vous nous dites qu'elles n'existent pas.

Nous savons, chers camarades, que sous ce rapport il s'est formé chez vous une tradition. Dans son petit ouvrage *Le léninisme*, le camarade Zinoviev dit que toute sa faute d'octobre est d'avoir maintenu pendant un peu plus de deux jours la ligne de Lénine. Kamenev soutient son frère jumeau. Il souligne qu'il n'y avait rien du tout, qu'il n'y avait aucune

déclaration. Mais nous nous comprenons et cela ne prendra pas non plus.

Je passe maintenant à quelques constatations principales dans le discours du camarade Kamenev et je m'efforcerai de démontrer que dans le discours d'hier, le camarade Kamenev reprend sa fausse conception d'octobre et d'avril. (*Interruptions* : « Très juste ! ») Nous avons soulevé la question de l'édification socialiste dans notre pays. Est-ce cela ou non ? C'est cela. Le camarade Kamenev se présente ici à la tribune, blâme le camarade Staline et dit : « Regardez ce qu'il y a dans le *Social-démocrate*, dans les thèses sur notre Révolution ; on y lit qu'il y a chez nous une révolution bourgeoise-démocrate. Un point c'est tout. Mais si, par politique, le camarade Kamenev met là un point, cela signifie qu'il veut transformer Lénine de révolutionnaire prolétaire, s'appuyant sur la Révolution socialiste, en un démocrate radical-bourgeois. (*Interruptions* : « Très juste ! ») Il ne cherche rien d'autre que, du haut de cette tribune — avec des moyens très insuffisants, il est vrai — à cacher sa faute d'octobre, qu'il a avalée sans succès. Je crains que cet os d'octobre ne s'agrippe un peu dans le gosier du camarade Kamenev et que nous ne lui permettions pas de l'avalier complètement.

En effet, comment Lénine a-t-il posé cette question dans ses thèses ? Il a posé la question du point de départ de la Révolution, de la première étape de cette Révolution par des allusions au sujet de son développement futur, par de très légères allusions. Etait-ce juste ? C'était juste ! Dans cette phase de développement, c'était entièrement juste, mais dès que nous examinons la question de la possibilité de l'édification du socialisme, le camarade Kamenev y met un point, je le répète, par politique. C'est une énormité. Et ensuite, il se présente ici et il dit : « Je crois, qu'il faut interpréter Lénine d'une façon juste », c'est ridicule.

Le camarade Kamenev est assurément contaminé par Trotski au sujet de cette tendance. De même: que Trotski danse autour de Lénine et s'efforce de se présenter sous le pseudonyme de Lénine, Kamenev se met aussi à justifier ses tours d'avril et d'octobre avec des thèses de Lénine. Mais cela ne réussira pas. Je prétends que vouloir mettre un point derrière cette étape bourgeoise de notre Révolution en ce moment de la discussion sur la question de l'édification socialiste dans notre pays, c'est la manifestation d'une déviation social-démocrate. Derrière votre phraséologie se cachent des oreilles social-démocrates. (*Hilarité.*)

## **La « philosophie » économique du camarade Kamenev**

J'examine maintenant l'économie, je ne parlerai pas de ce que nous avons entendu mille fois. Mais le camarade Kamenev a exprimé une idée économique remarquable : « Regardez si votre estimation est juste, si le koulak est faible chez nous — et c'est le cas — ; si le « nepman » est faible — et c'est le cas — ; si l'accumulation du capital privé chez nous est faible, avec quoi allez-vous édifier le socialisme ? » Il a dit cela littéralement, tout le monde l'a entendu. Mais permettez-moi d'en tirer des conclusions. Il faut examiner cela ; on ne peut pas

laisser passer une telle chose, car ceci est le point central de toute la plate-forme économique et je vais le prouver.

Lorsqu'on suppose que l'on ne peut édifier le socialisme que par des contributions fiscales sur le nepman et sur le koulak, ceci présume un tel degré d'accumulation capitaliste privée, que toute notre campagne suit un chemin presque entièrement capitaliste et notre commerce aussi dans une très forte mesure. C'est la négation de la possibilité de la révolution socialiste à la campagne, c'est la négation du plan coopératif de Lénine, c'est la conception que nous passerons aussi bien à la campagne qu'à la ville par une phase puissante et très développée du capitalisme d'Etat. Alors, ayez l'obligeance de le dire — ou bien il faut que vous retiriez votre déclaration.

Nous ne nous orientons nullement vers je ne sais quelle théorie fiscale de l'édification du socialisme, lorsque nous édifions le socialisme à l'aide d'impôts prélevés sur la NEP et les koulaks et que nous allons naturellement faire rentrer dans une très forte mesure. C'est un des éléments de notre accumulation, un des canaux par lequel nous allons faire rentrer ce que nous aurons pris aux éléments économiques adverses, mais ce n'est pas le plus important. Et notre ligne d'orientation ne consiste nullement à développer sans fin cette accumulation de façon à pouvoir édifier là-dessus le socialisme. Si vous commencez à poser cette question, vous êtes en train de laisser à nouveau la peur envahir votre âme et l'on voit réapparaître les deux oreilles social-démocrates.

Mais tout ceci est en corrélation avec un autre problème, avec la question du retrait de la circulation des ressources commerciales, dont le camarade Larine nous a entretenus. Comment peut-on dire qu'il faut donner au commerçant privé la possibilité d'appuyer ses deux coudes sur la table, si on doit l'écorcher ensuite avec nos impôts ? Naturellement, il nous faudra oublier ce que Lénine nous a enseigné : « Apprenez à faire du commerce ». « Cela ne fait rien, Lénine peut se tromper, faisons ainsi : Tondons le commerçant, tondons le koulak et ensuite il pourra appuyer ses coudes sur la table. » C'est une autre orientation ! Ce n'est pas la nôtre, ce n'est pas celle du Parti et permettez-moi de vous le dire, elle n'est pas communiste. (*Interruptions* : « Très juste ! »)

C'est le complément économique à la conception politique du camarade Kamenev concernant ce qu'il dit sur la phase bourgeoise-démocratique de notre révolution, lorsqu'il met un point et cache la question du développement futur. Cette conception politique ne se trouve-t-elle pas en rapport avec ses hypothèses économiques ? Je crois que oui. Elles ne se contredisent nullement, mais au contraire, elles se complètent. Car si chez nous le problème de la croissance des éléments socialistes se trouvait en mauvaise posture, s'il avait été nécessaire d'orienter notre ligne dans le sens du développement inévitable du capitalisme et si l'on fonde ensuite sur ce développement l'édification du socialisme, la ligne de notre Parti serait

naturellement toute différente, et notre ligne politique ne mériterait plus d'être appelée communiste.

Enfin, une troisième remarque en ce qui concerne le discours du camarade Kamenev. C'est la question de savoir dans quelle mesure se sont confirmées ou non les prophéties « remarquables » de l'opposition. Le camarade Kamenev nous a dit sans sourciller : « Les difficultés ont été même plus grandes que nous ne l'avions cru. Il y a eu un arrêt dans le développement. C'est nous qui avons raison ». Là, le camarade Kamenev n'a pas capitulé le moins du monde. Au contraire, il a fait preuve de grand courage.

Mais il me paraît que ce n'est qu'un piètre courage, car, rappelez-vous, camarades, ce que le camarade Kamenev, au cours de l'année passée, a caractérisé comme la chose la plus importante dans le domaine des difficultés économiques. Il l'a formulé de la façon suivante : « Le danger principal provient de l'accumulation par les paysans, de l'accumulation par le koulak. Celui-ci a déclenché contre nous une grève en refusant de livrer son blé ». L'a-t-il dit ? Oui ! Qu'il s'en souvienne. Appelons cela la thèse du camarade Kamenev numéro 1. Donc, dans la thèse numéro 1, le camarade Kamenev dit : Le koulak s'est montré si fort qu'il a déclenché une grève en refusant de livrer son blé et qu'il a détruit tous nos plans.

Voyons maintenant la thèse du camarade Kamenev numéro 2 qui vient de surgir ces temps derniers. Le koulak est devenu encore plus puissant, il a accumulé encore davantage de forces, le danger de la part du koulak s'est encore accru. Voilà la seconde thèse.

Je vous demande : Est-ce que la livraison de blé s'est faite plus mal que l'an passé ? Il faudrait qu'elle eut été plus mauvaise, tandis qu'au contraire elle est meilleure. Nous demandons : Pourquoi le koulak, qui s'est si terriblement renforcé, ne nous a-t-il pas joué ce mauvais tour ? Le fait du rassemblement de notre blé, le fait du remaniement de notre budget, le fait que l'on a investi plus d'un milliard dans l'industrie de notre pays, anéantit toute la philosophie de l'édification économique, prêchée au cours de l'année passée, par l'opposition. Il n'en restera rien, parce que tout le monde comprend que la faute n'incombe pas à la restriction dans la livraison du blé, mais à la sottise politique, appliquée par ceux qui étaient alors chargés du rassemblement du blé. (*Applaudissements.*)

Mais si nous avons adopté toute cette philosophie et accepté qu'on fasse une plus forte pression et toutes sortes de tracassements, etc., alors nous nous serions vraiment trouvés en présence de ces difficultés et nous n'aurions pu en sortir.

Je propose à tous les camarades présents de lire le discours d'un camarade de l'opposition, du camarade Andreïev, qui a exposé devant les militants actifs du rayon de Chamovonski, de la région de Moscou, les raisons de sa sortie de l'opposition : « J'ai quitté l'opposition, lorsque ses chefs ont dit qu'ils rencontraient une attitude réactionnaire de la part des masses ouvrières et que la situation économique, n'était pas si mauvaise qu'ils l'avaient

prévue ». C'est bien cela qu'il a dit. Lorsque cet ouvrier honnête eut entendu de telles plaisanteries, il a dit : « Ah ! c'est là-dessus que vous avez spéculé ! » et il a quitté l'opposition. Mais, maintenant, le camarade Kamenev dit que tout fut entièrement confirmé. Tout comme la prédiction de Trotski, concernant la paysannerie, s'est confirmée ! c'est-à-dire c'est le contraire qui est arrivé. Et cela, parce que le Parti a fait une politique juste. Voilà la situation !

Voilà, camarades, les observations que j'ai voulu présenter au sujet du camarade Kamenev. Je dirai seulement encore dans quel sens le camarade Kamenev cherche à faire dévier la question — et je suppose qu'il s'efforce de se tirer d'affaire — il fait dévier la question en disant que le C. C. a agi dans le sens des conceptions de l'opposition et que celle-ci a ainsi accompli sa « mission historique ».

Chacun sait de quoi il s'agit. En avril, lorsqu'il y eut la discussion sur la question des salaires, quelle était la situation ? Une énorme tension des crédits, notre tchervonetz ébranlé, un resserrement des entreprises. Il fallut un formidable effort pour sortir de cette situation difficile, restreindre les crédits, etc., car personne ne nous donnait de l'argent. Lorsque la situation se modifia, lorsque, grâce à notre politique, le tchervonetz commença à remonter et l'industrie à sortir de sa situation difficile, lorsque la situation se fut améliorée sur tout le front, alors nous avons dit : maintenant, nous pouvons augmenter les salaires. Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? Est-ce que cela signifie que le C. C. soit passé à l'opposition ? C'est ridicule ! C'est au moment où nous pouvons quadrupler les fonds pour l'industrie, que l'opposition vient dire ! N'avons-nous pas dit que l'on peut quadrupler les fonds pour l'industrie ? Qu'y a-t-il donc d'étonnant ? Vous le pouviez et vous l'avez fait. La politique ne se fait pas dans le vide. Elle suppose certaines conditions et il faut une bonne dose de cynisme pour prétendre que l'on a dit cela à tel ou tel moment. « A ce moment », camarades, vous n'avez pas dit tout à fait la même chose !

Mais ce que vous avez dit sur tous les Thermidors, etc., on s'en souviendra, parlez-en au Parti, allez devant le Parti, ayant conscience de *cette* faute, et dites : Pardonnez-nous, parce que nous avons péché aussi bien contre l'esprit que contre la lettre, que contre l'essence même du léninisme! (*Applaudissements.*)

### **La double politique du camarade Zinoviev**

Je ne voudrais dire que quelques mots concernant le camarade Zinoviev. Il me paraît que le discours du camarade Zinoviev avait au début la façon suivante : On peut interpréter ses paroles comme s'il passait à Urbahns et aux autres camarades qui se trouvent déjà avec un pied en dehors du parti, le mot d'ordre suivant : « Attendez ! La situation n'est pas encore trop mauvaise ! Nous maintenons encore nos positions ! Vous nous avez mal compris. Tenez ferme votre drapeau, en fin de compte tout ne sera pas si terrible que ça etc. »

Telle a été, me semble-t-il, l'attitude envers Urbahns et d'autres camarades. Cette attitude est tout à fait fautive. On ne pouvait pas parler ainsi à l'heure actuelle. Il aurait été absolument nécessaire de condamner énergiquement tout ce que ces groupes sont en train de discuter.

Je reviens un peu à ce que le camarade Kamenev nous a dit. Celui-ci a tenu le même langage : Est-ce que de souligner des insuffisances cela signifie un affaiblissement de la volonté du prolétariat ? Affaiblissons-nous la volonté du prolétariat, lorsque nous disons un grand nombre de vérités amères ? Mais tout cela, ce ne sont que des mots. Il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de ce que fait l'un ou l'autre des groupements politiques. C'est l'expérience qui décidera de la question, l'expérience a déjà démontré de quoi il s'agit ici. Autour des opinions de l'opposition se sont rassemblés tous ceux qui se déchaînent contre la Russie des Soviets et contre l'I. C., voilà de quoi il s'agit.

Qui s'est réjoui de l'intervention de l'opposition ? Korsch et consorts ! Ils ont dit que nous avons dégénéré. Pouvaient-ils s'appuyer sur ce qu'a dit notre opposition ? Ils le pouvaient, parce que les expressions « Thermidor » et autres sont parties d'ici, de « notre » opposition ! (*Interruption* : « C'est juste ! ») Qu'est-ce qu'ils ont dit concernant notre politique actuelle ? Que nous nous élevons contre les ouvriers et Ruth Fischer, Maslov, Urbahns et autres s'en sont servis. L'opposition parle de Thermidor. Mais Korsch et Schwarz disent déjà : L'insurrection armée contre la Russie des Soviets est nécessaire. On en est déjà à cette conception.

Après avoir rassemblé autour des phrases calomniatrices de l'opposition un bouquet vraiment malodorant de tout ce qu'il y a de pourri et de contre-révolutionnaire, etc., ils se présentent ici et disent : Nous avons renforcé la foi de la classe ouvrière dans l'édification du socialisme. Mais c'est ridicule ! L'expérience démontre tout autre chose, et ce n'est pas en vain que la bourgeoisie vous a pressés si passionnément sur son cœur, chers camarades, ce n'est pas en vain ! Voilà ce que démontre l'expérience. Le camarade Zinoviev, qui sait tout cela, dit : Tenez toujours bon, la situation n'est pas encore trop mauvaise !

On n'avait pas le droit de parler ainsi. On aurait dû venir et dire de la façon la plus sévère : Je vous défends de calomnier la Russie des Soviets ! Je vous défends de persister dans la voie réactionnaire que vous suivez ! Je vous défends de crier qu'il y a un Thermidor chez nous, de crier qu'il y a chez nous de la dégénérescence ! Dites honnêtement : Trotski s'est trompé, lorsqu'il a prétendu que l'Etat « n'était pas entièrement prolétarien ». Pourquoi n'avez-vous pas ce courage élémentaire de vous présenter et de dire que c'était une faute ? Pourquoi ? Vous avez honte de dire que vous vous êtes trompé ! C'est de cela qu'il s'agit ! Le camarade Zinoviev n'a rien dit de semblable. Il nous a parlé surtout de leur bonne position et comment Lénine savait bien s'y prendre avec une opposition, sans avoir besoin d'exclure tout le monde, alors que dans une réunion syndicale il n'avait su réunir que deux voix sur sa proposition.

Lénine a bien su s'y prendre. Comment pourrait-on exclure tout le monde, lorsqu'on n'a que deux voix (*Hilarité.*) Mais, lorsqu'on a toutes les voix avec soi et deux voix contre, et si ces deux voix crient « Thermidor », alors on peut déjà y penser. (*Interruption* : « C'est juste ! » *Applaudissements, hilarité.* — *Staline* : « Très bien, Boukharine, très bien. On ne parle pas, mais on tranche »)

Maintenant, camarades, il me faut parler un peu de tous ces exercices théoriques ou pseudo-théoriques du camarade Zinoviev « à travers la Nep... coulant et sans accrocs »: Qui parle de « coulant et sans accrocs ? » Ce « coulant » n'a existé que dans l'imagination du camarade Zinoviev, qui a employé aussi autrefois des citations embrouillées et fausses. Par exemple, ne s'est-il pas servi d'une citation de « l'A. B. C. du communisme » de façon à passer lui-même à côté parce que ses secrétaires ont omis le passage qui était le plus dangereux pour lui. Je le montre dans le *Bolchevik*, où vous pouvez le voir. Voilà le fruit du zèle des secrétaires du camarade Zinoviev. (*Hilarité.*) Et s'il vient maintenant nous dire en ce qui concerne la stabilisation : « C'est notre plate-forme partielle, chancelante... », « la grève anglaise a fait ressortir... », etc., n'est-ce pas également notre plateforme ?

Mais n'avez-vous donc pas dit qu'il n'y avait pas de stabilisation partielle ? Est-ce que ceci vous a aussi échappé ? Alors dites donc : « Cela m'a échappé, je me suis trompé ». Mais vous vous taisez. Le camarade Kamenev tait la faute d'octobre, mais vous vous taisez sur la stabilisation ! Vous vous efforcez de faire un exposé théorique d'une finesse remarquable devant le Parti. Vous dites qu'il y a eu une déviation, qui s'est manifestée par de la faiblesse même à l'égard des couches aisées de la paysannerie et que vous l'auriez énergiquement combattue. Je dois dire qu'à la XIV<sup>e</sup> Conférence de Parti nous avons écarté quelques petites restrictions, qui avaient freiné le développement de l'économie des paysans aisés. Ce fut le cas pour l'affermage, le travail salarié, etc. Permettez-moi de vous le rappeler : Est-ce que les camarades Kamenev et Zinoviev ont voté pour ou contre ces mesures ? Ils ont voté pour ! Et maintenant le camarade Zinoviev se lève et dit : Lénine a dit qu'il faut limiter la NEP, alors qu'on propose de la développer jusqu'à un certain degré.

Permettez ! Etablissez-vous une corrélation avec les faits qui se sont passés à la XIV<sup>e</sup> Conférence ? Alors dites, comme vous l'avez déjà fait pour une décision de la XIV<sup>e</sup> Conférence, que ce n'était qu'une résolution de compromis, mais, alors nous ne l'apprenons qu'aujourd'hui ! Dites-vous alors aussi, en ce qui concerne ces petites restrictions économiques, que c'était une résolution de compromis ? Pourtant, nous vous avons demandé au XIV<sup>e</sup> Congrès du Parti, si vous vouliez abolir les décisions de la XIV<sup>e</sup> Conférence de Parti ou non ? Vous avez répondu : « Non, nous ne le voulons pas. Nous sommes entièrement d'accord ». Pourquoi faites-vous donc maintenant cette double politique et indigne ? (*Interruption* : « C'est de nouveau de la démagogie ! »)



Ensuite, vous avez rappelé le mot de « l'élargissement ». Je ne veux dire qu'un mot : Ce mot a été dit par Trotski, nous l'avons biffé dans un de ses articles. C'est moi personnellement qui ai prié le camarade Trotski de le biffer et c'est ainsi qu'il fut biffé dans l'article du camarade Trotski. Mais il est resté dans celui de la camarade Kroupskaïa. Et vous voulez vous décharger sur un jeune camarade, oubliant que ce sont les camarades Trotski et Kroupskaïa qui l'ont mis en circulation ! C'est vraiment trop fort ! C'est toujours la même chose, ce que le camarade Zinoviev puise dans les journaux, pour en faire des citations, il y a de quoi faire de la bouillie pour les chats. (*Hilarité.*)

Dans chaque réunion vous dites toujours la même chose, ne pourriez-vous pas dire quelque chose de nouveau ? O, orateurs éminents, chers camarades, servez-nous du frais ! (*Applaudissements. Hilarité.*)

## **Notre révolution forme une partie de la révolution mondiale**

Pour finir, quelques mots sur le compromis et sur toutes les autres choses dont le camarade Zinoviev nous a entretenus. Staline est parti d'une formule très précise d'Engels, qui, sous cette forme, est fautive, et Staline avait raison, lorsqu'il critiquait cette formule. Mais Staline ne voulait nullement dire que Marx et Engels n'avaient rien dit d'autre. Dans la formule d'Engels que Staline critique, il y a la supposition suivante : la révolution est un acte unique. Ceci n'est pas du tout étonnant, car cette œuvre fut écrite autour de 1840 et n'était pas encore une œuvre de maturité. Naturellement, les social-démocrates et d'autres aussi ont contredit Engels, mais chez Marx on trouve un grand nombre d'autres formules, comme par exemple, « qu'il faudra à la classe ouvrière, 15, 20 ou 50 ans de guerres civiles et de batailles de peuples *avant d'être apte à transformer sa propre nature* ».

La phrase que le camarade Zinoviev a citée : (« L'Allemagne commencera, la France finira »). se rapporte également à une époque de longue durée. Ceci est tout à fait juste ; Mais maintenant, le camarade Zinoviev veut présenter notre situation, comme si nous voulions opposer la révolution dans notre pays à la révolution internationale. Ceci ne prendra pas non plus ! Notre révolution est une partie du grand processus de la révolution internationale, qui englobe aussi bien les guerres coloniales que les révolutions nationales, aussi bien les insurrections prolétariennes que les révolutions prolétariennes inachevées, ou que les révolutions prolétariennes victorieuses et toutes les révolutions qui éclateront, car nous sommes entrés dans une époque de guerres et de révolutions. Notre révolution est une partie de la révolution internationale et, naturellement, notre victoire définitive sera une victoire du communisme mondial. Qui sera assez naïf pour le contester ?

Nous sommes, par essence, des révolutionnaires internationaux, et la question est posée d'une façon si nette, que, théoriquement, nous admettons une attaque de la part d'une

révolution victorieuse contre les pays capitalistes. Ne l'avons-nous pas dit vingt mille fois ? Qui en doute ? Est-ce que notre politique pratique témoigne d'un autre point de vue ? Non, elle confirme notre ancien point de vue. Personne n'accorde plus d'appui moral à la Chine révolutionnaire que nous, personne n'a soutenu davantage les mineurs anglais que les syndicats de l'U. R. S. S., personne ne peut contester que le Parti Communiste de l'U. R. S. S. est et sera un appui pour la révolution mondiale. Tout le monde le sait, et il est ridicule de se quereller là-dessus ! La tentative du camarade Zinoviev d'opposer notre révolution à la révolution internationale me paraît avoir entièrement échoué.

Notre révolution est pour nous une partie du processus général révolutionnaire international qui suit une ligne en zigzag, dont toutes les colonnes ne marchent pas sur une même ligne, un processus qui, par son essence même, est composé de parties différentes. Il suffit de considérer les révolutions prolétariennes et les insurrections national-révolutionnaires, coloniales et semi-coloniales, pour se convaincre que c'est un grand processus s'étendant sur une époque immense. Mais nous ne le discutons pas, et la tentative de vouloir faire dévier l'objet de nos discussions actuelles sur cette interprétation, de vouloir rabâcher ces vérités de La Palice, qu'il nous faut être des révolutionnaires internationaux, que nous devons appliquer le mot d'ordre : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » nous semble complètement ratée, fausse et inadmissible.

Hier, il y a eu un incident pénible. C'est lorsque le camarade Trotski a constaté que la Conférence éclatait de rire, après qu'il eut dit que nous devons marcher aux côtés du prolétariat international. La Conférence n'a pas ri à cause de cela, mais parce que le camarade Trotski a rabâché une vérité de La Palice. Il faut avoir une bonne dose d'orgueil, de dédain et de méfiance envers le Parti, pour suspecter une Conférence du Parti comme le camarade Trotski l'a suspectée. (*Applaudissements. Lasian* : « Il n'a jamais connu le Parti ».)

Dans notre discussion, il s'agit de rechercher si nos forces intérieures nous permettront de faire progresser en toute certitude la cause de l'édification socialiste. Nous prétendons que oui ! Nous pouvons édifier le socialisme. C'est pour cela que nous présentons la ligne de la NEP non seulement comme une retraite, mais aussi comme une attaque. Et, lorsque nous parlons de l'année économique courante, nous ressentons tous un accroissement réel et énorme de nos forces, parce que c'est une année de rénovation. Malgré les difficultés que nous rencontrons dans notre pays, cette année verra une attaque encore plus énergique contre le capital. Ceci s'exprimera par l'industrialisation, par l'élimination du commerçant privé du commerce de détail, à qui on imposera de nouveaux tarifs, par le renforcement du système de crédits et, enfin, dans le pouvoir croissant des éléments socialistes de notre économie.

Qu'y a-t-il là dedans qui ressemble à un « Thermidor » ? Il me semble que tout le Parti aurait le droit de demander instamment à tous les camarades de l'opposition : « Dites- nous, si

vous insistez, sur votre décision antérieure et sur vos conceptions antérieures concernant le « Thermidor » et les condamnez-vous ? Cela nous paraît ridicule, lorsque le camarade Kamenev nous dit : il s'agit seulement de petites divergences de vue pratiques ; (*Applaudissements.*) Il faut dire maintenant : Répondez à ces questions principales : Allez-vous prophétiser que nous allons pourrir jusqu'à la moelle ou êtes-vous d'accord avec nous que nous progressons ? Voilà la question, la question essentielle et nous y répondons ainsi : Nous allons de l'avant, nous irons de l'avant et nous vaincrons, malgré les prophéties sur le « Thermidor » et en dépit de ces prophéties. (*Applaudissements vifs et prolongés. Ovation de toute la salle.*)